

4 17 2 29 11

Bons et vrais Français, n'ayons pas peur, soyons impitoyables pour faire la chasse aux menteurs, semeurs de désordre, nous sommes assez nombreux, il me semble, pour les dominer à notre tour; ne les laissons pas rejeter notre France dans le malheur; ouvriers consciencieux, sachons montrer notre valeur, reconnaissons la générosité du vainqueur et, la main dans la main, crions tous : Vive le Maréchal Pétain !

Mme P. de B...

Ancien combattant, je suis entièrement de l'avis de M. Durand; sa causerie d'hier est empreinte de sagesse et de clairvoyance, il est infiniment regrettable qu'il y ait encore des Français qui n'ont pas compris que le salut de la France dépend d'une heureuse collaboration avec l'Allemagne, telle que la désire le Maréchal Pétain, notre digne chef.

P. V..., Ponthierry.

A votre appel lancé ce soir à la radio, je vous dis : « Présent ! ».
J'adhère de tout cœur et sans arrière-pensée au rapprochement avec l'Allemagne.

Pour la Paix du monde :

Vive le National-Socialisme !

Vive la collaboration franco-allemande !

J. F..., Orly (Seine).

Femme d'ancien combattant et mère d'un jeune soldat, actuellement prisonnier en Allemagne, je suis de tout cœur pour le rapprochement franco-allemand, qui, je l'espère, apportera la paix au monde, une paix durable que les mères béniront.

Mme J. F..., Orly (Seine).

J'ai entendu votre appel lancé ce soir à la radio et j'y réponds avec enthousiasme.

L'espoir d'une collaboration franco-allemande donne aux jeunes confiance dans l'avenir où chacun aura conscience de son rôle dans la société, pour le bonheur de tous.

Mlle J. F..., Orly (Seine).

Ayant entendu hier au soir, à la radio, la première causerie d'un travailleur sur le nouvel esprit qui doit régner sur notre pays, je réponds à votre appel en espérant qu'une collaboration franche et loyale doit nous rapprocher de l'Allemagne.

L'or et la finance ne produisent rien, ne règlent rien, ne facilitent rien.

La spéculation, les trusts, les partis politiques, les sociétés secrètes doivent cesser d'exister.

Le travail dans l'ordre fera le bonheur de tous.

Veillez, etc., etc...

E. M..., Combault (S.et-M.).

Je tiens à vous faire connaître combien j'ai approuvé les paroles prononcées hier au soir à la radio, par cet ancien combattant de 14, et combien je le félicite.

Comme lui, j'ai toujours été partisan de la collaboration avec l'Allemagne. Quel dommage qu'il ait fallu trois guerres pour arriver à cette compréhension.

Enfin, que notre sublime chef le Maréchal Pétain persévère dans la noble cause qu'il a entreprise, puisque des millions de Français, comme moi, sont décidés à le suivre et à l'aide au relèvement de la France.

Nous l'aiderons aussi à mettre en pratique la belle devise qu'il a adoptée : « Travail - Famille - Patrie ».

Veillez, etc., etc...

A. L..., Chennevières-sur-Marne.

Ancien combattant de 14-18

Père de 5 enfants.

Depuis longtemps, j'étais partisan de l'alliance franco-allemande et, depuis l'occupation des Allemands, je souhaitais que ceux qui la désiraient se fassent connaître. Je profite de votre appel pour me déclarer pour, car, tout en étant bien Française, j'ai, surtout depuis l'avènement d'Hitler, admiré leur organisation et la mentalité allemande. D'ailleurs, je n'ai pas attendu maintenant pour faire savoir aux Autorités allemandes mon opinion à ce sujet. Je n'ai pas quitté Paris lors de l'avance allemande, car je n'ai jamais cru aux bobards et aux mensonges dont nos bons et désintéressés dirigeants nous bourraient le crâne, et qui sont responsables de la mort de tant de Français. J'ai habité le Canada et je puis vous dire que la généralité des Canadiens français supportait la domination des Anglais, mais ne les aimait pas, et j'étais de leur avis, car je n'ai jamais aimé les Anglais, nos ennemis héréditaires.

Je souhaite pour mon pays que cette alliance se fasse et qu'une fois pour toutes, que ce fléau qu'on nomme guerre disparaisse de l'histoire des peuples. Je souhaite également que notre nouveau Gouvernement, dont le Maréchal Pétain est le chef, se préoccupe de trouver du travail aux chômeurs, car j'ai 50 ans, veuve, et depuis huit ans je n'ai pas trouvé de travail régulièrement, parce que j'étais trop vieille, mais j'avais la liberté de mourir de faim.

Mme H. de H..., Paris (20^e).

Je m'empresse de répondre à votre appel radiophonique en faveur d'une collaboration franco-allemande, par l'affirmative.

Je n'ai qu'un désir, celui de voir votre « Rose des Vents » orienter la jeune génération vers le bon sens, alors que nous fûmes conduits jusqu'à ce jour vers la duperie.

J'ai, comme tous mes concitoyens, acceptés comme vrais les mensonges les plus grossiers, ne pouvant admettre que la conscience humaine avait honteusement fait faillite. L'issue de cette guerre a été malheureusement la terrible révélation. Que la jeunesse française tourne son regard vers la lumineuse clarté de la vérité et qu'elle vomisse jusqu'au dernier atome un passé gangrené par la pourriture morale de la plupart de nos dirigeants.

Elle pourra dans un nouvel espoir puiser une sève nouvelle et jouir peut-être de leur collaboration à l'œuvre grandiose qui s'ébauche et deviendra « la fraternité humaine ».

Veillez, en souvenir du mouvement que vous venez de déclencher,

accepter l'offrande de l'impromptu ci-contre et agréer mes meilleurs vœux pour le succès de cette entreprise.

SAGESSE

A vous tous, jeunes gens, espoirs de notre France,
Revient l'insigne honneur d'en sauver la grandeur.
Vous en avez la force ainsi que la vaillance,
Vous en avez l'esprit, tout autant que le cœur.
Nulle génération n'eut de tâche plus belle,
D'aussi noble idéal assurant l'avenir.
Songez, ô jeunes gens, à la France éternelle,
Si vous ne voulez pas la voir un jour périr.
Songez à vos aïeux, songez à leurs souffrances,
A ce sang répandu pour sauver une idée,
A ces héros obscurs, de toutes provenances,
Pour qui le mot « Patrie » était une entité !
Que ce flambeau qui sut rayonner sur le monde
Ne s'éteigne jamais par un lâche abandon,
Et que votre vertu chasse la bête immonde
Que le matérialisme engendre sans pardon.

L. M..., Paris (13°).

Je m'inscris vivement à votre referendum pour la collaboration derrière le Maréchal Pétain, le seul espoir de la France qui lui reste. C'est, depuis vingt ans, depuis toujours, que je souhaite cette collaboration qui aurait formé un état européen, solide, sans guerre.

Mais à quel degré est tombé le peuple français ! Inimaginable...

Je n'ai jamais pu comprendre, en septembre 1939, que les enfants de la France allaient faire la guerre pour les Anglais, une fois de plus.

Veillez, etc., etc...

L.-H. B..., Paris.

Ayant entendu à la radio votre causerie sur la collaboration franco-allemande, et votre appel au referendum, je m'empresse de venir vous dire que nous nous rangeons de tout cœur aux côtés du Maréchal Pétain, et que nous envisageons l'accord franco-allemand comme le meilleur garant de notre redressement national. Nous y adhérons pleinement ainsi que nos enfants et petits-enfants, dont nous connaissons les sentiments à cet égard.

Deux vieux retraités de Clamart,
V. et J. C..., Clamart.

C'est d'un grand cœur que je réponds à votre offre de referendum, en accordant sans réserve ma confiance à notre grand soldat, le Maréchal Pétain, pour une large collaboration franco-allemande, sincère et dans l'honneur.

Contrairement à nos politiciennes de métier et démagogues menteurs, il a osé faire l'épuration en s'attaquant aux trusts et autres qui constituaient la décomposition de la France. D'autres qui disaient : « On prendra l'argent là où il est » se sont servis d'abord ; si la France en meurt, qu'importe ! A bas les judéo-maçons ! Vive Pétain ! Vive la France !

R. L..., Paris (14°).

Je suis également pour la collaboration franco-allemande et je crois que tous bons Français doivent s'engager dans cette voie. Trop de gens n'ont pas compris ou ne veulent pas comprendre. La France doit vivre et les bons ne doivent pas payer pour les mauvais. Bravo pour votre belle initiative.

Veuve D...

C'est avec empressement que je réponds à l'appel adressé par la radio et je vous félicite pour l'idée d'un referendum que vous préconisez au sujet d'une collaboration avec l'Allemagne.

Aussi je tiens à vous dire que je suis pour la collaboration et je souhaite de tout mon cœur que la majorité des Français soit de mon avis. C'est, à mon point de vue, le seul remède aux maux dont nous souffrons depuis toujours. Le chômage nous a trop affaiblis, le moment du redressement est arrivé.

J. D..., Malakoff.
Ancien combattant.

Pas assez de gens font de la propagande pour la collaboration franco-allemande, c'est pourtant là notre seule planche de salut. Les égoïstes ne pensent pas à ceux qui ont tout perdu par la guerre, et à ceux qui sont prisonniers. Il faut mettre toute la franc-maçonnerie hors d'état de nuire et reconstruire une France nouvelle, avec les bons Français qui ne veulent pas mourir pour ceux qui les ont conduits au désastre. Je vous aiderai de tout mon cœur.

Une petite française, etc., etc...

S. D..., Levallois.

Nous nous faisons des illusions... Nous pensions sincèrement, en laissant l'uniforme qu'une déclaration de guerre insensée nous avait fait revêtir pendant un an, en revenant dans nos foyers charentais que la guerre avait épargnés, en retrouvant ici un minimum de sécurité, dont le souvenir tout récent des avalanches de bombes et des crépitements de mitrailleuses nous faisait justement apprécier le saveur, — oui, nous pensions nous reconforter au milieu de la grande famille française enfin reconstituée, refaire nos forces avec l'aide de tous les parents restés là, guettant avec anxiété le retour de leurs fils inutilement exposés aux dangers les plus violents. Nous pensions n'avoir plus à rechercher notre place au sein de ces clans, de ces groupes, voire de ces rassemblements de naguère, sous le couvert desquels une subtile terminologie dite « politique » avait coutume de dissimuler des hordes de partisans aux appétits déchainés et à la haine vigilante. Nous pensions enfin que, dans la dignité qui nous restait, et avec le courage agissant, devenu indispensable, nous pourrions tout naturellement retrouver les forces nécessaires pour accomplir, chacun dans sa petite sphère, la grande œuvre de salut public à laquelle nous conviait tous une voix parmi les plus nobles et les plus belles de tous les temps modernes...

... Nous pensions ... nous nous faisons des illusions. A peine disparue la surprise de notre retour — combien en avons-nous entendu des : « Tiens, vous n'êtes donc pas prisonnier » — à peine effacée de certains visages la rancœur sourde mais tenace des embusqués pour ceux qui, étant partis,

ont eu le tort immense de revenir, qu'avons-nous constaté?... C'est simple et lamentable : « Ils » n'ont rien compris, rien appris. « Ils » sont plus veules et plus pleutres qu'avant. Certes, dans un moment de frousse considérable, d'avachissement général, et, pour beaucoup, au seuil et même au cours d'une fuite éperdue, (ce qu'« ils » appellent une heure de courage civique), « ils » ont abdiqué tous leurs pouvoirs, et remis les résidus de leur toute-puissance écroulée entre les mains de l'homme qui, seul ou presque, au milieu d'une cohue effrayante de dégonflés et de déserteurs (voir affaire Jean Zay et consorts), a voulu rester sur la terre de France, sauver le peu qui restait de la France, lui conserver des chefs français. Mais cet homme a compris aussitôt qu'il ne pouvait pas, qu'il ne fallait pas rebâtir l'édifice avec les vieux matériaux usagés, poreux, salpêtrés, complètement rongés et effrités, dont la désagrégation progressive avait précisément amené la ruine complète du bâtiment. Et il a fait place nette... Cela, « ils » ne le lui pardonnent pas; « ils » ne peuvent pas lui pardonner d'avoir aboli leurs privilèges misérables et fructueux. « Ils » savent que la formidable vague de fond qui les a entraînés, tels des cadavres déjà nauséabonds, jusque sur une plage lointaine où leurs dépouilles rejetées sont destinées à disparaître définitivement, est assez puissante pour les maintenir présentement hors d'état de nuire, dans un sommeil bienfaisant dont ils auraient grand peine à sortir, si d'aventure il leur en prenait fantaisie.

... Aussi emploient-ils les moyens souterrains : les parlottes, les sous-entendus, les fausses nouvelles, tout leur est bon pour abattre le moral d'une population qui ne demandait au fond qu'à chercher avec nous — et trouver — la voie du redressement et du salut. On a dissous les loges et les comités électoraux ? Ils reconstituent en silence des mafias anonymes, mais agissantes, qui pourrissent l'esprit des braves gens toujours en quête de la sacro-sainte « liberté » et de la pernicieuse « égalité » par le bas. Et ce sont des allusions, sur un ton doucereux, aux facultés intellectuelles du « vieux » Maréchal, et ce sont des racontars sur le passé politique de Pierre Laval... tout est prétexte à critiques, à doutes, à suspicion. La radio française ? Une source de bobards à la solde de l'ennemi... seule importe la parole de Winston Churchill — hélas, elle nous importait bien à nous aussi, en juin, sur la Somme, quand on nous promettait des milliers et des milliers d'avions anglais... — L'action gouvernementale ? Inexistante et pro-allemande, du moment qu'elle ne se conforme plus aux directives du Foreign-Office, ni aux ordres de la City...

... Eh bien, Messieurs, je vous accuse, qui, nous vous accusons, nous qui sommes récemment revenus au milieu de compatriotes trop souvent incompréhensifs et hostiles, nous vous accusons d'être la source tarée du flot de léthargie et d'aveuglement qui risque de déferler sur la population. Nous sentons, nous sommes certains que vous complotez dans l'ombre; vous êtes les auteurs de cette sourde campagne de dénigrement et de défiance. Les bons Français, eux, ne comprennent pas et n'admettent pas que vous vous livriez, derrière le paravent de fonctions plus ou moins officielles, à ce jeu d'autant plus coupable que vous le jouez en sourdine, lâchement, en vous cachant. En un moment où la France a besoin du travail confiant de tous ses enfants, où la « fraternité » doit être le seul vestige, unique mais agissant, de l'ancienne devise de feu Marianne, à une époque où le relèvement des ruines accumulées par vos fautes et vos imprévoyances est une obligation impérieuse et nécessite la complète solidarité de tous ceux qui ont la chance d'être là, en ces jours où nous devons préparer la maison qui accueillera nos malheureux prisonniers, nous ne permettrons pas que vous cherchiez à continuer votre détestable besogne de fauteurs de troubles et de révolutionnaires aux petits pieds. Nous vous démasquerons afin de vous clouer au pilori du mépris et de l'indignation publics.

... Français qui n'êtes pas de cette clique des anciens meneurs, politiques, agents électoraux et autres hobereaux de la défunte république,

Français, nos amis, réveillez-vous, comprenez le mal qu'on cherche encore à vous faire sournoisement, et, dans un bel élan de confiance, de fraternité, et d'amour pour notre Patrie éternelle, suivez, avec nous, le chef magnifique que vous vous êtes enfin donné.

P. B...
Croix de guerre 39-40.

Le compte rendu de la revue de presse d'aujourd'hui répond en tous points à tout ce qui se passe dans la conscience d'un grand nombre de Français. On veut que justice soit faite envers tous les vendus à Albion, les traîtres, les assassins, les voleurs, ceux arrêtés déjà et ceux qui doivent l'être. Il n'y a pas besoin de juges ni d'avocats pour ces vils individus, puisque malheureusement nous avons la preuve de leurs crimes, par la défaite de la France, depuis Lebrun jusqu'au plus incapable des députés, il faut au plus tôt donner la récompense qui leur est due. Les Français ont été assez dupés, assez trahis, assez volés, on ne les prendra plus pour des imbéciles, la preuve est faite, nous en subissons les plus tristes effets. Tous ces bandits qui ont envoyé d'un cœur léger nos enfants au massacre, à la mort, une jeunesse qui aimait la vie, ne doivent pas avoir le droit de vivre. Les mères, les pères, les veuves, les orphelins, tous crient vengeance. Le sang versé par nos chers disparus vaut bien d'être vengé. Les familles de tous ces maçons seront avec l'argent, notre argent volé, à l'abri de toutes les misères de cet hiver, ils n'habiteront pas les taudis des familles malheureuses de chez nous, elles ne verront pas les visages de leurs petits gonflés par le froid, leur appartement sera chauffé; ils ne souffriront pas des restrictions qui sont imposées. Une autre question complique encore bien d'autres, en pensant que tous ceux qui portent encore le nom de parlementaires touchent encore leurs superbes traitements. Pourquoi ? Quand un patron n'occupe plus ses ouvriers, ceux-là ne sont plus payés. Et ces centaines d'inutiles, de bons à rien, qu'à voler et trahir, ont l'audace de toucher de la France un argent qui devrait leur brûler les doigts.

... Jamais il ne sera répondu par les bons Français à l'appel pourtant très compréhensible qui leur est adressé, tant que la justice ne sera pas faite envers tous ceux pour qui le soleil ne doit pas avoir de douteur.

... Nos morts, sur les champs de bataille, ont donné inutilement leurs vies pour le beau plaisir de l'Angleterre et des traîtres français; il faut que les coupables paient de leurs ignobles vies de tels sacrifices.

... Tous les vrais Français assurent de leur respect le vénéré Maréchal mais lui demandent très respectueusement une prompt décision au sujet de ces fourbes. Ni la déportation, ni les travaux forcés..., cela serait trop beau... Seulement leur donner le seul moyen de ne plus nuire à personne dans l'avenir. Vive Pétain ! Vive la France !

P.-M. D...

A votre appel, ici — comptons-nous quatre — quatre enrégés, écœurés, de voir, malgré tout ce qui est mis en œuvre par la propagande française, salir la noble et pure figure du Maréchal.

... Française de France, mes enfants ont cinq générations de Parisiens, Berrichons et Picards au-dessus d'eux. Je suis, et mon mari (classe 12, toute la guerre de 14-18 aux tranchées, requis civil à celle-ci) est pour le rapprochement franco-allemand. Mes deux enfants, 18 et 17 ans, sont de tout cœur contre cette haine envers le peuple allemand; nous devons et nous serons, de toutes nos forces, hostiles à tous ces bobards anglais,

4 479994

aux ignobles propagandistes du mal Gaullé. Plus de guerre, du travail et la paix dans une France propre et une Europe unie.

Avec toute notre sympathie pour les courageux qui viennent au micro nous fortifier dans nos convictions, je vous prie d'agréer, etc., etc...

Ch. B..., Paris (12°).

Je réponds à votre appel entendu hier soir à la radio. Il est indispensable que les personnes qui n'ont cessé de penser français s'insurgent contre cette horde de juifs, fonctionnaires enjuivés, mercantis de toutes catégories, qui, par une propagande invraisemblable, continue à mettre à l'honneur un pays de pirates et d'assassins tel que l'Angleterre.

Il faut, pour tous les Français dignes de ce nom, que le geste si émouvant de Montoire, fait entre le Maréchal Pétain et le Chancelier Hitler, marque un trait d'union des deux grands peuples voisins, faits pour mieux se comprendre et se compléter.

Il est grand temps que les juifs immondes qui ont déclenché cette dernière catastrophe se fassent oublier et se taisent une fois pour toutes. Quand les verrons-nous bannis de la capitale où ils continuent leurs trafics malpropres et leur propagande néfaste.

L'accès de toutes les grandes villes devrait leur être interdit, en attendant la punition définitive.

J'ai remis votre adresse à d'autres personnes qui vous écriront, j'en suis certaine.

Veillez, etc., etc...

Mme L. F..., Paris.

Je suis de tout cœur avec vous, ce qui a été dit hier soir à la radio était l'expression exacte de ma pensée; c'est pourquoi je vous écris que, de toute ma raison, de toute mon intelligence, de toute mon âme, je suis avec notre sauveur, le Maréchal Pétain. Je lutte de toutes mes forces contre des insensés qui m'entourent, hélas, et qui espèrent, contre toute vraisemblance, en une délivrance qu'ils attendent des Anglais. Et l'histoire! Non, il faut nous régénérer, c'est à pleurer de pitié.

L'heure est venue. Depuis 1936, je pressentais ce qui est arrivé.

Avant d'avoir vu une émeute devant ma maison arrachant les drapeaux des fenêtres, je ne savais pas ce qu'était la politique! Depuis, j'ai compris.

Mme M. C..., Paris.

C'est avec enthousiasme que je réponds au referendum lancé par M. Peyronnet à la radio.

Ancien combattant de la guerre de 1914-1918 (classe 1913), donc légionnaire, je suis de cœur avec vous.

Vos idées sont les miennes, comme vous je m'efforce dans mon entourage de faire comprendre la nouvelle Europe, mais le nombre effrayant d'ignorants ou de butés me décourage par moments. Mieux vaut être dix convaincus que cent nonchalants, et j'ai la ferme espérance que, petit à

petit, les cerveaux s'ouvriront devant le bel horizon qui se prépare pour toute l'Europe unie dans l'amour et le travail.

Mon père a fait lui aussi la guerre de 1914 et mon fils vient de faire la dernière; je pense qu'il m'est permis de dire mon opinion bien haut. C'est toujours avec avidité que j'écouterai vos émissions et vos directives.

Vive le Maréchal Pétain, Vive la France, et Vive les Etats-Unis d'Europe envers et contre tout.

E. D..., Wasquehal.

Je viens d'écouter avec une grande satisfaction votre intéressante causerie.

Comme vous, comme beaucoup de Français, je souhaite de tout cœur une collaboration avec l'Allemagne.

J'estime que les occupants agissent fort bien avec nous, et que nous aurions mauvaise grâce à le méconnaître.

Mon mari est pourtant prisonnier en Allemagne, mais lui-même m'écrit que tous ses pareils sont parfaitement bien traités. Je forme le vœu que l'Allemagne soit victorieuse des Anglais, et je voudrais que tous les Français forment le même vœu que moi, et que nos chers prisonniers nous soient rendus bien vite à leurs familles qui ont tant de peine à être séparées d'eux.

Veillez, etc., etc...

Mme R. K..., Villemomble.

Pas d'hésitation, cela a trop duré! Ancien combattant de 14/18, croix de guerre, classe 1906, j'ai apporté à notre chef de Verdun, dont je comprends les hésitations et le scrupule, mon adhésion entière pour la collaboration franco-allemande, sous réserve que ceux-ci aident notre Maréchal à remettre de l'ordre et de la justice en France.

Témoin oculaire de la douloureuse tragédie des Dardanelles 1915, de ces fausses manœuvres « coupe anglaise » avec fuite, 1^{er} janvier 1915, qui fut un chef-d'œuvre, genre Dunkerque 1940. Notre « Bouvet » et nos pauvres camarades qui dorment au fond du détroit, morts pour l'anglais, eux ce jour-là étaient à l'abri! Cela ne s'oublie pas. C'est la seule issue, la vraie, causer, s'entraider, commercer, abattre les frontières des peuples de l'Europe nouvelle. Je suis certain que tous les vieux de 1914-1918 vont faire de même et, s'il le faut, « c'est Pétain qui commande » debout les morts, ils sont avec nous, nous sommes prêts à remettre sac au dos et aider les Allemands à parfaire l'œuvre de salubrité si nécessaire pour que la génération que nous avons créée n'ait pas à souffrir ni à voir ce que nous avons vu depuis 26 ans.

Veillez, etc., etc...

E. G..., Rebais.

Il est 19 heures, un ouvrier, M. Durand, a parlé au poste, et je suis entièrement d'accord sur tous ses points de vue.

Je n'ai jamais fait de politique, et, en 1936, j'ai fait comme beaucoup,

je suis rentré sans réfléchir, tête baissée, dans la lutte, et ai pris une part active, puisque j'étais délégué.

Mais je compris en 38, et gardai mon argent plutôt que d'engraisser des dirigeants, et je me rappelle avoir dit à quelques camarades de ce moment : « La C.G.T. vient à nous pour nous arrêter dans notre essor » et je ne me trompais pas.

Sur la question de l'occupant allemand, je prends formellement le mors aux dents et m'efforce de faire entrer dans la pauvre tête de beaucoup que le soldat est un homme comme un autre. Non, il y a cette bêtise humaine qui je crois est dure à guérir et ce manque de logique, que pourtant on attribue aux Français; l'a-t-on assez prônée, la bonne logique française... Eh bien, moi, j'en suis écœuré, j'ai honte d'être Français, et pourtant nous n'avons pas à nous plaindre des soldats allemands, plaignons-nous plutôt de ceux qui ont déclaré la guerre et des raisons qui ont amené cette guerre.

Je suis du Nord, j'avais huit ans en 1914, et, jusqu'en 1917, je n'ai pas eu les loisirs de faire queue pour le manger, il y avait juste de quoi ne pas mourir de faim et je n'ai jamais eu à me plaindre des Allemands, bien au contraire. Il faut que je rapporte un souvenir qui me restera toujours, ce n'est d'ailleurs pas un souvenir car la chose est toujours devant moi. C'était dans les environs de Lille, à Mons, j'étais avec quelques petits camarades (j'avais 10 ans), et notre vocabulaire allemand était de, dire Monsieur, merci et pain. Donc, avec ces camarades, nous étions sous une fenêtre à crier : « mein Brot » aux soldats, et comme je me tenais un peu à l'écart (pensez-donc, des « alboches », comme on dit dans le Nord) un soldat m'appela et me tendit une tartine (de ce pain qu'à Paris on dit « K.K. » et qui nous faisait du bien à notre pauvre estomac toujours vide), donc une large tartine avec, dessus, oh, surprise, bonheur, et puis je ne sais plus... toujours est-il que je prenais la tartine avec hésitation, sans dire merci, et la laissais tomber à terre et détalais à toutes jambes.

Le lendemain, j'avais l'obligation de passer dans cette rue et appréhendais le soldat si généreux, lorsque je me suis senti agrippé par derrière et le commencement d'épouvante s'arrêta à la vue du visage qui me regardait avec des yeux qui laissaient couler des larmes. Cet homme, ce soldat, avait compris ma peur, surtout que la leçon était faite de ne rien recevoir (de peur des empoisonnements) des Allemands.

Je dis bien haut que tous ont été gentils avec nous, que ce ne sont pas des barbares, malgré tout ce qu'on dit, et je répète que ce sont des hommes comme les autres, ayant intérieur et famille. Combien de fois ces soldats nous montraient les photos de leurs petits, de leur famille, avec le cœur bien gros, et disant ce leit-motiv, « malheur la guerre ». Ils disaient déjà les fautes de l'Angleterre, mais disaient très souvent : « Franzose, bon camarade ».

Je me rends compte encore d'où vient cette guerre et les raisons qui l'ont amenée, que tout Français veuille bien réfléchir et ne pas geindre comme des concierges, ni être aussi bavards (si les concierges sont bavards) et raisonner froidement, de qui ont-ils à se plaindre, qui a déclaré la guerre ! peut-être ont-ils leur fierté blessée de voir des uniformes allemands dans leur pays, et après ! en sont-ils plus méchants ! Ce qui me chagrine, quand ça ne me mets pas hors de moi, ce sont les ragots, et tous ces faux-bruits sur le compte de la soldatesque; il faut bien dire que si on trouve des drôles chez eux, il y en a bien plus chez nous, parce que nous, ou plutôt la France, si je m'en rapporte à l'histoire de France, nous avons toujours été en bagarre, mais je laisse à la sagacité de deviner avec qui le plus souvent, et les raisons ! Donc, nous sommes plus militaristes que n'importe quel peuple et, partant, soudards, mots déjà

dits à quelques camarades, qui les faisaient protester. J'ai un bon camarade qui a été arrêté pour cela et envoyé dans un camp, pour avoir dit comme moi des vérités; pourtant, je ne sais comment me faire comprendre de ces écervelés, ils sont légion, et regrette presque d'avoir famille, que je voudrais aller travailler en Allemagne, rien que pour me rendre compte « de visu » que j'ai raison d'avoir confiance, qu'une meilleure Europe se dessine, que les richesses de la terre seront mieux réparties; ici, une parenthèse, je ne souhaite pas aux Français d'avoir à passer par où les Allemands ont passé depuis 18, car le temps que les savants mettraient à découvrir les ersatz, ils auraient le temps de danser devant le buffet en costume d'Adam et Eve. Peut-être auraient-ils compris, car ils n'ont pas compris.

Je ne veux pas d'ennemis, même aux Anglais; je dis et souhaite de voir une Europe enfin tranquille, mais plus avec quelques gros profiteurs dont les seuls avantages sont de faire des guerres pour s'enrichir sur le dos des humbles et... pour l'Angleterre qui nous a toujours fait la guerre même dans nos raisons sociales.

Je suis et ai toujours été pour une entente avec l'Allemagne, donc voudrais donner mon appui à une organisation qui fait ce rapprochement, et vous demande de me donner, si possible, tous renseignements bons à me diriger et, en particulier, sur ce mouvement national-socialiste à Paris.

Croyez...

G. L..., Argenteuil.

Je me permets de vous adresser ces quelques vers, persuadé qu'ils répondent à vos sentiments :

LE BON GUIDE

Français, fermons l'oreille à tous les racontars,
Que répandent partout d'insolites bavards,
Tenant à tout propos, comme une ritournelle,
Sur tous les faits du jour, les plus fausses nouvelles,
A Paris comme ailleurs, quelle est leur mission,
Ne serait-elle pas d'empêcher l'union ?
De la France meurtrie; évitons le suicide,
En suivant tous Pétain, notre chef et bon guide.

E. P..., Paris.

Bravo, assez de bobards, de tout cœur avec vous.

Salutations...

A. G..., Paris.

Un simple mot : « d'accord ».

L. A..., Courbevoie.

Je suis tout à fait partisan d'une collaboration sincère, loyale, sans arrière-pensée, entre la France et l'Allemagne.

J'ajoute qu'il serait désirable que l'adversaire d'hier soit le camarade de demain et c'est ce que tout bon Français doit souhaiter.

Vive la France, vive le Maréchal Pétain, et bravo pour Pierre Laval...

G. C..., Paris.

4 3799916

Je suis des Français qui se placent de tout cœur sous l'autorité du Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, et approuvent la politique de collaboration.

M. R..., Paris.

Sommes entièrement et sans arrière-pensée pour la collaboration franco-allemande. Toute notre gratitude va vers notre grand Maréchal, le sauveur de notre chère patrie.

Vive la France, vive le Maréchal Pétain.

Une Famille française.

C'est avec empressement que j'adhère à la politique de collaboration de notre grand Pétain envers l'Allemagne.

Veillez agréer, etc...

J. C..., Paris.

Je viens d'entendre avec émotion votre émission de ce soir. Je suis avec vous de tout cœur et je cherche, comme vous, à faire comprendre à mon entourage où est la vérité et quel est le chemin que tout bon Français doit suivre.

Vive notre chef vénéré le Maréchal Pétain, vive Laval, vive l'entente franco-allemande, vive la France.

Votre...

P. F..., Greffier en chef du Tribunal de Commerce de D...

Ancien combattant de 1914, je suis un partisan convaincu de la collaboration avec l'Allemagne.

Avec vous sans réserve.

M. B..., Bourg (Charente).

Je suis pour la collaboration totale et sincère avec notre grande voisine l'Allemagne.

J. B..., Bourg (Charente).

4 17 9 9 9 7



IMPRIMERIE DE RADIO-PARIS
118, Champs-Élysées - PARIS

4 457 39918

ici

RADIO-PARIS



2357 / 419
Anlage zu W Kt _____

4 7 2 2 2 2

Avec les compliments
de
"Radio-Paris"

PRÉFACE

Amis de la Radio, à qui ce petit recueil est dédié, ne le feuilletez pas dédaigneusement pour le poser ensuite sur quelque guéridon où vous finirez par l'oublier.

Il vaut mieux qu'une aimable indifférence. Il porte, jusqu'à vous, par la sélection d'exposés que vous avez déjà entendus et appréciés, les pensées sincères de soldats, d'aviateurs, de journalistes, d'écrivains, qui ont pris la plume pour lutter sur le terrain des idées où le combat ne cesse jamais. Ils n'ont cherché qu'à vous communiquer un peu de leur foi, de leur sincérité, de leur amour de la Patrie, amour réel, dépouillé de toute hypocrisie et de tout camouflage étranger, amour d'une Patrie que nous reconnaissons en nos rêves, d'une Patrie dont nous disons : « Oui, cela, c'est ma France ! »

Nous vivons au centre d'un kaléidoscope qui fait défiler sans arrêt devant nos yeux les informations les plus étonnantes et les plus bouleversantes. N'est-il pas nécessaire que quelques lignes fixent à jamais le sens profond des faits, surgis de l'inattendu pour s'épanouir dans l'oubli ? N'est-il pas utile que nous venions, une fois encore, frapper à l'huis de votre conscience et que nous réclamions le droit d'y élire domicile pour une conception des choses libérée des mensonges et des erreurs trop souvent volontaires ? N'est-il pas juste que nous perpétuions les efforts réalisés pour réhabiliter l'équité, la beauté, la bonté, et surtout, oh ! surtout, la vérité !

Certes, le ton de la polémique n'est pas absent des lignes qui vont suivre, mais ce n'est pas en enveloppant de périphrases la crudité des faits que nous pourrions accomplir notre mission d'assainissement. Que penseriez-vous de nous si, remuant la pestilence des cloaques politiques, nous n'éprouvions pas un sursaut de dégoût et si nous ne l'exprimions pas ? Nous avons, nous aussi, nos marchands à chasser du temple.

D'ailleurs, en lisant les quelques lettres d'auditeurs qui sont jointes à cet opuscule et qui ne représentent qu'une très faible proportion de l'énorme correspondance de Radio-Paris, vous verrez que notre programme, notre allure, la manière directe dont nous menons notre lutte, ne déplaisent pas à ceux qui nous écoutent. Bien au contraire.

Les précieux encouragements que nous recevons sans cesse, nous confirment dans la persuasion que nous avons choisi le bon chemin pour toucher vos esprits et vos cœurs. Complexez sur nous pour continuer sans relâche une œuvre de rénovation qui n'est encore qu'à son début.

4 17400 II

« LA HAINE ET LE PASSE »

Il faudrait pourtant comprendre
Que la haine ne mène à rien..
— Que d'elle il n'y a rien à attendre —
Qu'elle n'a jamais réussi quelque chose de bien.
Il faudrait admettre, avec sagesse,
Que le Passé est un acte révolu,
Que... gémir... en l'évoquant sans cesse,
Est un triste dévolu.
Il faut regarder devant soi franchement
Et — avec un peu de philosophie —
On peut constater raisonnablement
Qu'il y a encore de quoi aimer la Vie.
« C'est terrible ce qu'on va souffrir. »
On me le dit assez du matin au soir.
On semble prendre un mauvais plaisir
A m'enlever tout espoir.
Et moi qui n'ai pas grande raison
De sourire sans trêve,
Moi qui n'ai plus de maison,
Je ne veux pas qu'on touche à mon rêve.
Souvent, je vais, solitaire,
Comme je faisais il y a quelques mois,
Visiter Paris, comme une étrangère ;
Je passe de longues heures, parfois,
Le long des chères petites boutiques
Qui bordent la Seine changeante...
Les mêmes visages sympathiques
M'accueillent... l'offre est toujours engageante...
Le livre ancien... la gravure introuvable...
En face il y a toujours la Mazarine,
Le Louvre et sa beauté immuable.
Il y a dans l'air cette grâce fine
Qu'on ne peut définir...
Et que l'heure qui s'est assombrie
N'a pu amoindrir.
Ma Ville est là... intacte et jolie,
Les gens que je rencontre... je les connais...

4 174002

Ce n'est pas qu'ils soient mes amis...
Je ne les ai jamais vus... mais je les reconnais.
Ils sont simples... tranquilles... sans compromis
Comme moi... ils subissent le résultat
D'une guerre qu'ils n'ont pas voulue,
Car la plupart des Français (petit état dans l'Etat)
Vivait paisiblement dans sa petite rue.
Je croise aussi ceux qui ont gagné la guerre,
Ceux qui peuvent ne faire ni grâce, ni merci
— Les ennemis d'hier et de naguère
— Les vainqueurs d'ailleurs... et d'ici.
Ils sont un peu partout chez nous,
Même, en fin de compte, ils sont chez eux.
Mais, en raisonnant un peu ou beaucoup
Je les trouve moins fâcheux
Qu'on pouvait le craindre.
Ils sont polis → ils ont été braves,
Et nous ne pouvons nous plaindre
Individuellement... d'aucuns sévices graves.
Quand je pense aux bombes meurtrières
Qui réduisent les Villes à néant —
Ne laissant, au lieu d'un pays de lumière
Qu'un immense trou béant,
Et que je contemple, surprise et charmée
Le clair jardin des Tuileries,
Les bordures de fleurs embaumées,
Le pur dessin de l'Orangerie,
Je ne puis m'empêcher dans mon cœur
De leur dire tout bas « Merci »,
Pour avoir, bien qu'étant vainqueurs,
Voulu respecter Paris...

CHARLOTTE LYSES.

(Conseils aux Français.)

SUR L'ENTREVUE DE MONTOIRE

Après notre déroute ayant perdu la guerre,
Nous allions, tête basse et sans lever les yeux
Loin de nos chers parents et loin de notre terre
Qui vit jadis fleurir les lauriers des Aïeux.

Nos cœurs étaient meurtris, morte notre espérance,
Nos chefs trahissant passaient aux étrangers,
Il ne restait plus rien de notre pauvre France
Trop longtemps confiée aux mains de vils bergers.

Deux chefs veillaient pourtant, dédaigneux de l'Histoire :
Le héros de quatorze et celui de demain
Se rencontraient sans faste et sans haine à Montoire.
Le vainqueur au vaincu venait tendre la main.

Dès lors pourquoi douter de la noble parole
D'un père qui deux fois vint sauver son Pays ;
Rengainons dans nos cœurs nos airs de Carmagnole
Sachons nous montrer fiers de n'être pas haïs.

N'écoute pas celui qui de loin clame aux Armes
Et, mitraillant les tiens, pose en libérateur
La vengeance, ici-bas, ne fait couler que larmes,
Le travail est seul fort et rémunérateur.

Après avoir détruit, nous devons reconstruire.
Nous n'aurons pas assez de cinquante ans de Paix
Dans une Europe neuve où nul loup ne doit nuire,
Et pour cela vois-tu, passons-nous des Anglais.

Christian CHARPENTIER

4 174003

FRANCE ! MA PATRIE !

Te voilà donc France, revenue aux jours les plus sombres de ton histoire. Cette guerre tu ne l'as peut-être pas voulue, mais tu l'as acceptée, et tu savais bien pourtant qu'elle était à la fois une faute et un crime. Tu sentais l'angoisse de tout ton peuple, tu voyais tes enfants partir pour la bataille sans conviction, mais avec une résignation farouche, tu savais qu'ils feraient leur devoir et que même pour une cause qui n'était pas la leur, ils sauraient mourir si tu avais engagé ton honneur. Ils sont morts, et te voilà frappée au cœur. Ne gémis pas, et surtout ne cherche pas à t'excuser en accusant les autres. Ne dis pas : « Ceux en qui j'avais mis ma confiance m'ont trahie, je suis la victime d'une clique étrangère qui m'a exploitée, corrompue et vient maintenant de m'assassiner ». Cela est vrai, mais cela n'est pas toute la vérité. Rappelle-toi d'il y a vingt ans. Tu sortais triomphante d'une lutte qui t'avait meurtrie jusqu'au plus profond de ta chair, mais aux yeux du monde, tu apparaissais à la fois comme un symbole et une espérance.

Qu'as-tu fait de ta victoire ?

Tu étais une femme et tu t'es laissée traiter comme une courtisane. Tu n'as plus voulu connaître que le plaisir, la vie facile, reniant ton passé, ton idéal d'autrefois, oubliant ta réputation, tu n'as plus adoré qu'une seule chose : l'argent, et pendant vingt ans on t'a achetée. Tu as permis que tes hommes d'Etat soient compromis dans des escroqueries. Toutes les louches combinaisons, toutes les turpitudes, toutes les lâchetés, tu as tout accepté et tout couvert. Tu as trouvé bon que des étrangers viennent y corrompre notre race, et y semer la haine. Ton peuple avait fini par oublier le sens des mots : honnêteté, travail, honneur. Une seule chose comptait, bien vivre, s'enrichir vite, n'importe comment. Les mères n'inculquaient plus à leurs enfants les principes de devoir, de conscience, de sacrifices. C'était partout la loi de la jungle : Place au plus débrouillard, à celui qu'aucun scrupule n'arrête, qui pense « moi d'abord, et tant pis pour les autres ». Ta morale était satisfaite quand une pièce à succès étalait cette corruption au grand jour, ou quand l'esprit de nos revuistes s'aiguillait sur les scandales les plus récents. Est-ce que chez nous tout ne finit pas par des chansons ? Oui, mais un jour, la chanson, ce fut *La Marseillaise*, et ce jour-là France, tu fus précipitée dans l'abîme.

Mesure l'étendue de ta responsabilité, de notre responsabilité à tous. Gavés de tout, nous avons vécu comme des égoïstes, et chacun de nous peut se dire : « Je n'ai pas fait mon devoir ».

Maintenant ressaisis-toi ; tu ne peux pas mourir, la Capitale n'a-t-elle pas choisi d'inscrire sur son blason : « Fluctuat nec

mergitur » ? Cette fois encore tu ne sombreras pas. Tu pleures, tu saignes, tu es vaincue, mais déjà tu penses à te relever. Tu connais les richesses dont un Dieu complaisant t'a comblée. Tu sais que sur ton sol fertile le blé se dore, que la vigne mûrit, que les magnolias fleurissent en pleine terre, que les figuiers donnent deux récoltes, et que les oliviers aux feuilles grêles plient sous le poids de leurs fruits. Tu es riche de l'éblouissement de tes jardins, de l'abondance de tes vergers, de la beauté de tes paysages, et n'es-tu pas toujours « LA DOUCE FRANCE » ? Tu es riche du génie de ta race et des qualités de ton peuple. Chasse les faux amis, les conseillers perfides, tous ceux qui te haïssent en t'adulant. Chasse les pêcheurs en eau trouble qui vont essayer de semer la discorde, fais taire tes politiciens qui ont manqué de clairvoyance, de courage ou d'honnêteté. Ne permets pas qu'on entrave ton effort au nom des vieux principes, crie bien haut que la République corrompue est morte, et qu'un monde nouveau va naître.

Parle à ton peuple, dis-lui qu'il sera fait justice, que si le temps des hauts salaires et des courtes journées de travail est passé, le temps des profits scandaleux et de l'exploitation des salariés est passé également. Dis-lui qu'il doit accepter courageusement, dignement, l'épreuve qui l'attend, que le fameux « système D » a fait une faillite écrasante, et qu'il faut reprendre maintenant des habitudes de travail et de discipline.

Ton peuple te comprendra, quel que soit l'effort que tu exiges il le fournira, mais seulement dans une atmosphère purifiée, seulement s'il a la conviction de travailler à une grande œuvre commune.

MARTEL.

4 174002

7 Octobre 1940

INTERVIEW DE M. ROY VAGUEMESTRE A BORD DU « BRETAGNE » SUR L'ATTENTAT DE MERS-EL-KEBIR

Mes chers Auditeurs,

Le 3 juillet 1940, date à retenir soigneusement, des forces navales britanniques englobant 20 bâtiments de ligne, en ouvrant le feu sur les unités navales françaises amarrées en rade de Mers-el-Kébir, ont commis, agissant sur l'ordre de Churchill, un acte de félonie.

Cette attaque contre la marine française, de la marine britannique, qui ne fut ni la première ni la dernière au cours de l'histoire de ces deux peuples, coûta la vie à près de 2.000 braves marins français, dont le seul reproche qu'on pouvait leur faire, était leur fidélité à la France.

Un jeune marin français, ancien matelot canonnier et vague-mestre à bord du « Bretagne », et un des 295 rescapés, écœuré et indigné par la stupidité de certains anglophiles incorrigibles est venu nous voir spontanément pour faire aux auditeurs de Radio-Paris, un récit des heures tragiques et des scènes épouvantables qu'il a vécues à bord de son bateau coulé.

SPEAKER. — Je vous remercie au nom de nos auditeurs d'être venu nous voir. Voulez-vous, je vous en prie avoir l'obligeance de leur dire qui vous êtes ?

ROY. — Je m'appelle René Roy.

SPEAKER. — Monsieur Roy, depuis quand êtes-vous démobilisé ?

ROY. — Je suis démobilisé depuis le... 12 août.

SPEAKER. — Et que faites-vous à présent, Monsieur Roy ?

ROY. — Je suis électricien au Métropolitain de Paris.

SPEAKER. — Voulez-vous, Monsieur Roy, avoir l'amabilité de raconter à nos auditeurs ce qui s'est passé le 3 juillet 1940 à Mers-el-Kébir ?

ROY. — Volontiers, Monsieur.

SPEAKER. — Voulez-vous, Monsieur Roy, indiquer d'abord à nos auditeurs quels étaient les bateaux en rade de Mers-el-Kébir et comment ces unités étaient placées ?

ROY. — Eh bien ! il y avait là le cuirassé *Dunkerque*, navire amiral, ensuite il y avait le *Strasbourg*, le *Provence*, le *Bretagne*,

le porte-avion *Commandant-Teste* et cinq contre-torpilleurs. Je ne me souviens plus exactement de tous les noms.

SPEAKER. — Est-ce que, le cas échéant, les unités françaises que vous venez de nous nommer auraient été en mesure d'appareiller rapidement pour se mettre dans une position favorable par rapport aux unités britanniques ?

ROY. — Hélas non ! Les quatre cuirassés, ainsi que le porte-avion étaient amarrés l'un à côté de l'autre.

SPEAKER. — De quelle façon était fait cet amarrage ?

ROY. — L'arrière était amarré au quai, l'avant sur la ville de Mers-el-Kébir et pour tirer il aurait fallu que nous sortions de la rade.

SPEAKER. — Combien de temps aurait-il fallu pour sortir de la rade dans des conditions normales ?

ROY. — Une heure environ. Le temps de larguer les ancres, d'enlever les amarres donnant sur le quai et de faire la manœuvre de sortie.

SPEAKER. — Est-ce que vous pouviez voir les bâtiments britanniques ?

ROY. — Non, Monsieur, les Anglais se trouvaient à peu près à 17 km. de Mers-el-Kébir. Entre eux et nous se trouvait par conséquent une montagne et l'angle de tir de nos grosses pièces n'était pas assez élevé pour nous permettre d'atteindre les Anglais, tandis que les Anglais avaient toutes les facilités pour nous tirer dessus et ça ils le savaient fort bien.

SPEAKER. — J'espère que grâce à ces explications préliminaires, les auditeurs de Radio-Paris arriveront à mieux comprendre dans quelle impasse les bâtiments français étaient placés, et dans quelles conditions la marine britannique a perpétré cet attentat odieux contre les unités françaises.

SPEAKER. — Voulez-vous nous dire maintenant en détail ce que vous avez vu et vécu ce jour-là ?

ROY. — Voilà : Le 3 juillet 1940, à 6 heures du matin branle-bas, ou si vous aimez mieux, réveil ; je monte sur le pont pour y placer mon hamac et pour blaguer un peu avec les copains. Il faisait un temps splendide, un ciel radieux. Vers 7 heures nous apercevions un destroyer anglais à la passe de Mers-el-Kébir. Tous, on se dit : « Tiens, qu'est-ce qu'il fait-là, cet anglais, qu'est-ce qu'il veut ? » Comme au loin d'autres navires croisaient, on croyait généralement, puisqu'on savait que c'étaient des Anglais, qu'ils allaient attaquer les Italiens qui patrouillaient par là. Comme toute cette histoire m'intriguait je montai sur la passerelle demander des renseignements à des camarades timoniers. Justement ils prenaient un message, dont voici la teneur : « Espérons conditions favorables, sinon allons ouvrir le feu ». Parmi mes camarades, ce message créa un émoi indescriptible.

Voici quelles étaient les conditions des Anglais, ou aller en Angleterre continuer la lutte avec eux, ou nous saborder.

L'amiral Jansoul répond que nous n'irions pas en Angleterre, mais que nous retournerions à Toulon, notre base navale. Plus tard les plénipotentiaires britanniques viennent à bord du *Dunkerque*,

4 174003

bateau amiral, vers 13 heures. Pendant les pourparlers des avions britanniques posent des mines magnétiques dans la passe, donc impossible de partir ; d'ailleurs un autre message nous annonce que si nous appareillons, ils nous couleraient. Dans le courant de la soirée nous apprenons qu'à 17 h. 45 ils ouvriraient le feu. L'amiral répond que nous répondrons par la force. Nous sommes heureux de cette réplique. Hélas, c'eût été trop beau. La vedette des plénipotentiaires quitte le navire-amiral à 17 h. 30. A peine sortie de la passe on agite à bord de la vedette un drapeau, et aussitôt les navires anglais ouvrent le feu. Je certifie que nous étions ancrés et que l'arrière était amarré au quai. La première salve tombe à 300 mètres, un avion anglais qui nous survolait règle le tir et nous sommes tous au poste de combat. Je me penche vers mon camarade, Le Stir, quartier-maître canonier et je lui dis : « Mon vieux ça va barder ». La deuxième salve tombe sur le quai à 200 mètres de nous. Nous larguons les ancres, mais l'arrière est toujours amarré. La troisième salve touche en plein notre tourelle n° 4. Des flammes immenses en jaillissent. L'officier des équipages Rolla nous dit, à mon camarade et à moi, de descendre dans la batterie. En bas plus de lumière. Le feu nous coupe les sorties de l'arrière. Nous commençons à couler, des cris, des râles s'échappent des poitrines. Nous sommes pris comme des rats dans un piège auquel on aurait mis le feu, les hommes courent affolés à droite et à gauche. Plus d'échelle pour remonter sur le pont. Une peur me prend, je ne veux pas mourir dans cet enfer, une seule issue... l'avant. Les obus continuent de pleuvoir, traversant le pont et entrant dans les cheminées. Des hommes veulent s'échapper par un panneau donnant dans l'infirmerie, une véritable bataille. J'essaie de les calmer, peine perdue, je me précipite à l'étrave, défonce le panneau de la cambuse et me jette à la mer par le hublot. Un spectacle terrible s'offre à mes yeux. Les hommes plongent de tous côtés, préférant mourir dans l'eau que dans cet enfer, aucune embarcation de sauvetage, et toujours les obus qui tombent de partout ; des camarades pris de panique sautent dans l'eau, il y en a qui se jettent du haut du télémètre et s'écrasent sur le pont. A l'avant, un copain à moi, parisien comme moi, dans un accès de rage sourde et impuissante dressa son poing vers les assassins britanniques en hurlant de sa voix rauque : « Tas de salauds, bandits, arrêtez donc de tirer, vous ne voyez donc pas qu'on brûle ». Autour de moi l'eau pullule de camarades qui comme moi avaient pu s'échapper. Ça et là, on en voyait sombrer, déchiquetés par les éclats d'obus. J'arrive à m'éloigner de l'épave en feu d'où s'échappe maintenant le mazout bouillant, cuisant littéralement tout être pris par lui. En 7 minutes de combat le *Bretagne* était coulé bas. De ce fier cuirassé jaugeant 22.500 tonnes il ne reste plus rien. De son équipage de 1.350 hommes, officiers compris, il resta 295 survivants comme moi.

SPEAKER. — Comment êtes-vous arrivé à sortir de l'eau ?

ROY. — Etant bon nageur, je suis arrivé sur la plage de Mers-el-Kébir où des gens m'ont accueilli.

SPEAKER. — Et les autres navires de guerre qui étaient en rade, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

ROY. — Le contre-torpilleur *Mogador* touché à l'arrière, a sauté. Les cuirassés *Dunkerque* et *Provence*, touchés à leur tour se sont échoués. Le cuirassé *Strasbourg* et quatre contre-torpilleurs ont réussi à s'échapper. Les Anglais qui ne s'attendaient pas à cette sortie soudaine, ont fait des nuages de fumée et nos cinq bâtiments sortis de l'enfer ont ouvert le feu.

SPEAKER. — Et ensuite, qu'est-ce qui est arrivé ?

ROY. — Le *Dunkerque*, navire amiral échoué sur la plage était encore réparable. On demandait 200 volontaires pour en retirer au moins les archives secrètes, les vêtements et tout ce qui était encore utilisable. Les 200 volontaires montaient le 6 juillet à bord du *Dunkerque*. C'était vers les 5 heures du matin et vers 7 heures, une escadrille anglaise vint achever le *Dunkerque*.

SPEAKER. — Le *Dunkerque* n'était plus en mesure de se défendre ?

ROY. — Non, s'étant échoué, ses machines électriques ne fonctionnaient plus et en conséquence les canons, etc., étaient inutilisables et puis ceux qui étaient à bord ne s'attendaient aucunement à être attaqués par des avions britanniques.

SPEAKER. — Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé ensuite ?

ROY. — Les avions anglais ont lâché des bombes et des torpilles sur le *Dunkerque*, lui faisant des trous de 7 à 8 mètres de diamètre. Alors, vous comprenez les copains totalement ahuris ont essayé de se sauver, sur quoi les avions anglais les ont attaqués à la mitrailleuse. Des 200 volontaires à bord du *Dunkerque*, une bonne centaine ont laissé leur vie ce jour-là. Le plus navrant de cette histoire, c'est que le 4 et le 5 juillet, quand on a enterré les morts du 3, tous ces volontaires du *Dunkerque* avaient assisté à la cérémonie et maintenant ils étaient morts à leur tour, lâchement assassinés par nos amis Anglais.

SPEAKER. — Dites-nous Monsieur Roy, qu'est-ce qui vous a amené à nous faire aujourd'hui, c'est-à-dire trois mois après l'attentat de Mers-el-Kébir, le récit de tant d'horreurs ?

ROY. — Je ne croyais pas nécessaire de venir raconter cette scène, je croyais tout cela oublié, mais j'ai appris les nouvelles attaques anglaises sur Dakar et je ne puis m'empêcher de venir vous décrire ce que j'ai vu et vous faire bien comprendre que ce n'est pas une histoire. Beaucoup de gens se figurent en effet que cet attentat de Mers-el-Kébir était un racontar monté de toute pièce par la propagande allemande. Oui, on avait même dit que si les Anglais nous avaient tiré dessus c'était parce qu'on avait des soldats Allemands à bord, ce qui est un mensonge ignoble. Si je suis venu ici faire à vos auditeurs le récit de Mers-el-Kébir, c'est pour rendre hommage à mes camarades et officiers morts là-bas pour la France lâchement assassinés par nos anciens alliés. Je voudrais en terminant rendre hommage également à l'héroïsme de nos aviateurs français qui, sans bombes, ni mitrailleuses, volaient au-dessus des navires anglais et gênaient leur tir. Je présente mon profond respect au commandant du *Bretagne*, le capitaine de vaisseau Le Pivain, ainsi qu'aux officiers et mes amitiés à mes camarades. Je n'oublie pas non plus les habitants de la ville d'Oran et de Mers-el-Kébir pour ce qu'ils ont fait pour nous.

SPEAKER. — Monsieur Roy, je vous remercie au nom des auditeurs de Radio-Paris de ce que vous venez de raconter.

4 474006

9 Octobre 1940

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LES AUTRES SOCIÉTÉS SECRÈTES

LE SPEAKER.

Mes chers auditeurs,

Samedi prochain, à 14 heures, s'ouvrira au Petit Palais, une « Exposition maçonnique ».

Cette exposition, organisée par M. Jacques de Lesdain, est destinée à montrer au public parisien, par des documents authentiques, ce qu'est en réalité la franc-maçonnerie.

On y verra, en effet, un grand nombre de pièces et de photographies fort révélatrices.

A l'occasion de cette Exposition maçonnique, qui, je le répète, ouvrira ses portes samedi prochain, à 14 heures, au Petit Palais, nous avons pensé vous intéresser en vous donnant, à ce micro, une série de causeries sur la franc-maçonnerie et les sociétés secrètes en général. Vous allez entendre la première de ces causeries, par Maître René Jolivet, qui vous dira d'abord, ce soir, ce qu'est une Société Secrète.

QU'EST-CE QU'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE ?

Parmi tous les décrets pris par le nouveau gouvernement français, celui qui interdit les Sociétés Secrètes, s'il est intégralement et rapidement appliqué, aura sans doute la plus grande répercussion dans la vie de la Nation.

A notre avis, ces quelques lignes parues au *Journal Officiel* ont plus d'importance qu'un changement de régime, car elles bouleversent totalement la politique française pratiquée depuis deux siècles.

Le géant de la « Comédie Humaine », Balzac, a écrit dans les « Illusions Perdues » : « Il y a deux histoires, l'histoire officielle, menteuse qu'on enseigne *ad usum delphini*, puis l'histoire secrète, où sont les véritables causes des événements, une histoire honteuse ».

De son côté, le grand ministre juif anglais Benjamin Disraëli, n'a pas craint d'affirmer que : « Le monde est gouverné par de tous autres personnages que se l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans les coulisses ».

La Société Secrète est donc le cancer d'un peuple, et l'ensemble des Sociétés Secrètes est le cancer de tous les peuples.

Il y a toujours eu des Sociétés Secrètes, elles sont nées pour ainsi dire avec les Sociétés humaines.

Mais les Sociétés humaines organisées en Etats soucieux des seuls intérêts de la communauté ont toujours interdit les Sociétés Secrètes.

Seules, les Démocraties font bon ménage avec les Sociétés Secrètes, car ces gouvernements et ces associations ont des bases communes qui sont le Mensonge, l'Hypocrisie et la Suggestion.

La Société Secrète groupe des gens qui doivent se cacher. Il n'est pas d'argutie valable pour excuser cette nécessité. Quand on désire faire le bien, quand on est uni par l'amour de son prochain, quand on veut s'entr'aider, il n'y a pas plus à s'en cacher qu'à s'en vanter.

C'est pourquoi il ne faut ajouter aucun crédit aux affirmations publiques des adhérents d'une Société Secrète : Au XVIII^e siècle, c'est avec des princes à sa tête et en faisant célébrer des messes, c'est en protestant de son respect pour le Roi et son amour pour l'Eglise que la Franc-Maçonnerie a préparé sournoisement la Révolution démocratique et laïque.

L'esprit de dissimulation enveloppe donc constamment la Société Secrète par les réticences et les fourberies de son initiation, l'habileté et l'hypocrisie de ses procédés, la perfidie de ses moyens, le secret de son but véritable.

Comme une colonie de taupes, la Société Secrète mine le sous-sol de l'Etat qui la laisse agir en propriétaire débonnaire et négligent ou... complice.

Dans son œuvre de désagrégation, la Société Secrète est une expression du mal absolu. Comme telle, elle emploie, pour arriver à ses fins, toutes les autres formes du mal, notamment la Magie, l'Immoralisme et l'Assassinat.

La Société Secrète est toujours organisée de façon que ceux qui occupent une certaine place dans sa hiérarchie ignorent ceux qui occupent une place supérieure.

De plus, une obéissance complète et passive est requise, généralement sous forme de serment. Tout parjure est menacé des peines les plus terribles, mort comprise. Dans les récents scandales de la III^e République cela explique bien des morts subites, suicides compris !

Cela explique aussi pourquoi un homme qui sort d'une Société Secrète n'éprouve généralement pas le besoin de faire des confidences, et pourquoi les nombreux politiciens français qui font partie d'une Société Secrète sont des esclaves dont l'action est entièrement dirigée, des esclaves qui ne sont pas maîtres de leurs opinions, ni, à plus forte raison, de leurs votes.

On ne peut étudier une Société Secrète qu'artificiellement, car elles sont nombreuses et superposées.

La superposition est le principe qui sert de base à toutes les Sociétés Secrètes.

L'adhérent d'une Société Secrète croit que son organisation est indépendante. En réalité, elle ne l'est pas.

Grâce à la superposition, certaines Sociétés Secrètes peuvent, à leur insu, être pénétrées par d'autres ; celles d'une époque peuvent enfanter celle de l'époque suivante et, celles qui existent à un

certain moment peuvent en créer d'autres éphémères, dans un but quelconque.

Elles ont du reste souvent des organisations identiques comme ce fut le cas pour les Sociétés Maçonniques, les Illuminés de Bavière et la Haute Vente Italienne.

Comment expliquer que des hommes raisonnables puissent entrer dans une Société dont ils ignorent les chefs et le but ?

Tout simplement parce que les Chefs Occultes de ces Sociétés exploitent les désirs inavoués de certains individus : goût du mystère, esprit de révolte, simple ambition ou vanité.

A ce sujet, voici un texte évocateur : Il est extrait des instructions envoyées au début du siècle dernier par le chef d'une importante Société Secrète à ses agents recruteurs :

« L'essentiel c'est d'isoler l'homme de sa famille et de lui en faire perdre les mœurs, entraînez-le, donnez-lui une importance quelconque, apprenez-lui à s'ennuyer de ses travaux journaliers, et, après lui avoir montré combien sont pénibles les devoirs, inculquez-lui le désir d'une autre existence. L'homme est né rebelle. Attisez ce désir de rébellion jusqu'à l'incendie ; mais que l'incendie n'éclate pas ! Laissez tomber certains mots qui provoquent le désir d'être affilié à la loge la plus voisine. Cette vanité du citadin ou du bourgeois de s'identifier à la franc-maçonnerie a quelque chose de si banal et de si *universel* que je suis toujours en admiration devant la stupidité humaine ! »

Cette stupidité est, en effet, bien grande. Pour vous en donner un exemple, nous avons recherché les traces d'une Société Secrète appelée : « L'Ordre ancien arabe des Nobles de l'Autel Mystique » (*sic* !).

Cette association est strictement composée de Maçons du 32^e degré du Rite Ecossais ancien accepté — 18^e degré en Angleterre — ou Chevaliers Templiers. Elle possède 129 temples aux Etats-Unis et compte 173.000 membres !

Cet Ordre émet la prétention d'avoir été institué par le Khalife Mohammed-Ali, cousin et beau-frère de Mahomet, l'An 25 de l'Hégire — 656 après J.-C. — à la Mecque, en Arabie.

C'est un exemple typique de l'une de ces Sociétés Secrètes basées sur une imposture des plus grotesques.

Si fantastique que soit cette origine, il n'y a pas moins de 175.000 hommes guidés par des Francs-Maçons gratifiés de titres pompeux tels que : « Impérial Potentat » ou encore : « Impérial Chef Rabban » (Rabbin).

Ce dernier titre nous semble de nature à nous poser cette question : Les Nobles de l'Autel Mystique ne reçoivent-ils pas leurs suggestions beaucoup moins de La Mecque que de... Jérusalem ?

Nous terminerons ce bref exposé en constatant qu'en général l'extraordinaire fourmillement des Sociétés Secrètes, leurs formes plus ou moins nouvelles, plus ou moins baroques, ont toujours précédé les grandes catastrophes : 1789 - 1848 - 1914 - et... 1939.

L'horreur des Sociétés Secrètes et leur interdiction sera le commencement du salut de la France.

M^e René JOLIVET.

15 Octobre 1940

LES PLAGIATS ANGLAIS EN MATIERE D'INVENTIONS

Innombrables sont encore, même parmi les hommes de sciences, les plus éclairés, ceux qui demeurent convaincus que l'ingénieur « Ecossais » Mac-Adam fut l'authentique inventeur de cette méthode que l'on nomme le « macadamisage » des routes.

Quantité de biographes du célèbre britannique, né en 1756, mort en 1836, lui attribuèrent le mérite d'une telle trouvaille, et le talent de l'avoir mise en pratique.

C'est, en effet, en sa qualité de haut fonctionnaire attaché à l'administration des routes d'Ecosse et de curateur de celles de Bristol vers 1819, que Mac-Adam conquiert la réputation d'inventeur de l'empierrement et du ferrement des chemins et des rues, et gagna la reconnaissance de ses compatriotes, lesquels étaient loin de se douter que la prétendue invention de Mac-Adam n'était ni plus ni moins, qu'une véritable imposture scientifique.

Nous allons voir ce qu'il faut penser du génial novateur.

Visitons le Languedoc et le Limousin ; compulsions les archives de cette contrée, et nous ne tarderons pas à y découvrir que l'on pratiquait, depuis longtemps déjà, dans la région, l'usage des *chemins bruneaux*, selon une méthode qui remontait elle-même à la Gaule Romaine. Ces chemins étaient restaurés à l'aide de cailloux et de pierres concassées dont on peut lire une soigneuse description dans le *glossaire* de Ducange ; la dénomination de chemins *bruneaux*, adoptée par le Languedoc, et le Limousin, trouve sa justification dans la couleur brunâtre des cailloux employés qui différait de la tonalité blanche des routes pavées. L'invention devait, par la suite, retenir l'attention de Turgot, Ministre des Finances de Louis XVI, qui fut frappé de la solidité et de l'aspect harmonieux des routes ainsi transformées. Il chargera un certain Trésageury inspecteur général des Ponts et Chaussées, de s'employer à perfectionner une méthode jugée par lui excellente en tous points.

Trésageury fit le voyage de Paris en Limousin, se livra à une étude approfondie de l'empierrement, le compléta par des innovations successives, y ajouta un système d'encadrement par des cordons de pavés, bref, mit au point, d'une manière quasi définitive, le vieux système de la Gaule romaine.

C'est alors que le trop zélé Mac-Adam eut l'idée de mettre à profit les éléments de cette réinvention et celle, plus heureuse encore, de se dire, purement et simplement, le créateur du « macadamisage ». Le plagiat passa inaperçu ; et il nous fallut, avouons-le,

4 374006

16 Octobre 1940

une certaine patience pour mettre la main sur un ouvrage révélateur paru en 1831, sous le titre : *Biographie portative des contemporains*, et dans lequel certain passage nous apparut comme la clef d'une énigme jusqu'alors indéchiffrable. L'auteur de l'article consacré à Mac-Adam, fait le récit à peine maquillé, de la supercherie de l'Écossais ; mais comme il se montre très anglo-mane, il croit devoir compléter son jugement par cette considération un peu méprisante à notre endroit : « S'il est flatteur pour les Français de penser que c'est encore à leur Patrie qu'est due cette importante amélioration, la gloire de M. Mac-Adam n'en demeurera pas moins entière, car outre qu'il parait s'être spontanément rencontré avec le premier inventeur, il a du moins la gloire d'avoir rendue populaire une méthode jusqu'alors non pratiquée en Angleterre et presque oubliée en France ».

On voit que le signataire de cet article fait assez bon marché d'un acte dont l'honnêteté n'est rien moins que relative ; mais je crois que les faits parlent d'eux-mêmes et n'ont pas besoin de commentaires.

Maurice HAMEL.

NATIONAL SOCIALISME ET SOCIALISME NATIONAL

Depuis des années, la Presse, la Radio et tous les autres moyens de propagande répétaient inlassablement aux Français que le national-socialisme était l'ennemi n° 1 de la civilisation et que sa victoire serait pour le monde la plus irrémédiable des catastrophes. Convaincus par ces affirmations, dont ils ne mettaient pas en doute la sincérité, la plupart des Français croyaient avec bonne foi que leur premier devoir était de s'opposer à une doctrine aussi funeste. Ce n'était pas l'Allemagne qu'il fallait abattre, leur disait-on, mais le national-socialisme, qui s'était imposé par la force à l'Allemagne. Et les Français s'étaient embrigadés dans une sorte de croisade sacrée, avec l'Angleterre et derrière elle, pour le salut des Démocraties.

Or, le gouvernement du Maréchal Pétain qui, à l'heure la plus tragique de notre Histoire, s'est assigné pour tâche de relever notre pays, a entrepris de sa propre initiative de détruire cette Démocratie que nous considérons comme le plus précieux de nos biens. Bien plus : il la rend responsable de tous nos malheurs présents.

Reportez-vous à l'appel qu'il vient d'adresser au pays. Qu'y dit-il ?

Que notre désastre n'a été, en réalité, que le reflet sur le plan militaire des faiblesses et des tares de notre ancien régime politique ; que jamais, dans notre Histoire, l'Etat n'a été plus asservi que depuis vingt ans à tous ceux qui l'exploitaient : les syndicats et les trusts, les puissances d'argent et les démagogues ; que l'heure est venue d'une révolution totale ; qu'il faut d'abord refaire l'unité nationale ; que le régime nouveau ne reposera plus sur une fausse idée d'égalité, mais sur une hiérarchie fondée sur le travail et le talent ; que l'autorité est nécessaire pour sauvegarder la liberté de l'Etat et les libertés individuelles en face des coalitions d'intérêts particuliers ; que la coordination par l'Etat des activités privées doit briser la puissance des trusts et leur pouvoir de corruption ; que la constitution nouvelle ne sera que l'expression juridique de la révolution.

On conçoit que les Français, si longtemps bercés d'illusions et de sophismes, soient déconcertés. Mais voici une autre surprise, plus étonnante :

Reprenez le programme national-socialiste tel qu'il fut développé par le Führer, qui n'était encore que le Chancelier Hitler,

4 174006

le 21 mars 1933, devant le Maréchal-Président von Hindenburg, qui venait de l'appeler au pouvoir. Vous ne pourrez pas ne pas être frappés d'une extraordinaire similitude d'esprit et même de termes:

Le Führer proclamait :

« Nous voulons restaurer l'unité d'esprit de la nation allemande. Nous voulons sauvegarder les fondements éternels de notre vie, c'est-à-dire notre personnalité ethnique, avec les énergies et les valeurs qui lui sont inhérentes. Nous voulons remplacer l'éternelle fluctuation par la fermeté d'un gouvernement qui devra ainsi rendre à notre peuple une autorité inébranlable. Nous voulons faire un loyal effort pour unir tous les gens de bonne volonté et pour rendre inoffensifs ceux qui s'efforcent de nuire au peuple allemand. Nous voulons organiser une véritable communauté des origines allemandes, des groupes sociaux, des professions et des anciennes classes. Nous voulons reconstituer, avec les paysans, les bourgeois et les ouvriers, un peuple allemand... »

Remplacez, dans cette citation, le mot « allemand » par le mot « français » et il n'est pas une ligne que le Maréchal Pétain ne pourrait signer.

Quand le Maréchal Pétain a défini la triple assise de la France de demain : Travail, Famille, Patrie ; quand il a affirmé « qu'il importe en premier lieu de restaurer l'Etat dans sa souveraineté et le pouvoir gouvernemental dans son indépendance », que « l'autorité légitime sera affranchie de la pression des oligarchies » ou que « le gouvernement présidera aux destinées du pays avec continuité », il n'a pas parlé autrement que le Führer, il y a sept ans.

Et quoi ? Le national-socialisme n'était donc pas l'épouvantail qu'on nous représentait ? Loin de détruire la civilisation, il apportait donc aux Etats modernes des formules neuves et hardies dont il faut bien admettre qu'elles étaient bonnes, puisque nous ne pouvons faire mieux, aujourd'hui, que de les reprendre.

L'autorité par en haut et la discipline par en bas, un système social plus équitable, l'élimination des éléments malsains, la primauté du travail, la lutte contre les oligarchies du capital et des trusts, tout cela était dans le programme national-socialiste.

Mais nous avons méconnu le national-socialisme. Nous nous sommes obstinés à y voir une machine de guerre, en voulant ignorer son aspect constructif et son idéal humain.

Ceux qui le combattaient savaient bien ce qu'ils faisaient : ils cherchaient à sauvegarder leurs intérêts égoïstes de classe, de caste ou de tribu. Nous avons eu le tort de les écouter. Nous payons chèrement notre erreur. Mais nous la réparerons.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'implanter chez nous le national-socialisme. Chaque peuple a son caractère et son génie propres. Il s'agit d'instaurer chez nous ce qu'on pourrait appeler un socialisme national, très différent du socialisme de la II^e ou de la III^e Internationale, et beaucoup plus démocratique, dans son essence, que notre ancienne démocratie, dominée par les puissances d'argent, par les intrigues politiciennes, par la tyrannie de quelques

privilegiés, et tributaire de toutes les conceptions pseudo-libérales d'un passé périmé.

Mais nous devons constater que le national-socialisme n'a pas apporté seulement un plan de reconstruction intérieure pour les Etats, il a aussi élaboré un programme de reconstruction européenne.

C'est sur ce point, surtout, que nous l'avons méconnu.

Sa doctrine des espaces vitaux laissant à chaque nation, en proportion de sa population, de son développement économique, de son activité et de ses besoins légitimes, le champ d'expansion auquel elle a droit. Son idée d'une redistribution des matières premières et des richesses d'outre-mer ; sa conception nouvelle des échanges entre les peuples par le moyen du troc, et d'une monnaie qui ne serait plus basée sur cet or dont les Etats-Unis détiennent aujourd'hui les quatre cinquièmes : tout cela constitue un système parfaitement cohérent et équitable, susceptible d'assurer la paix définitive en Europe.

Pour que cette guerre ne soit pas tout à fait perdue et qu'elle inscrive à son bilan autre chose que des ruines et des morts, il faut que sorte d'elle la collaboration européenne, qui n'a jamais pu exister jusqu'ici. A cette collaboration, la France sera associée. Sa participation y est même indispensable.

Acceptons-la donc franchement, sous la seule forme qui soit désormais possible. Nous n'avons plus le choix. Toute autre attitude nous ferait retomber dans nos erreurs passées et serait préjudiciable à nos véritables intérêts.

ROBERT de BEAUPLAN.

4 1740110

20 Octobre 1940

LE PERIL JOHN

On a beaucoup parlé du péril jaune. Aujourd'hui tous les hommes qui réfléchissent savent combien est menaçante, combien est amoral, combien est cynique, combien est pernicieuse la politique de John Bull.

On ne parle aujourd'hui que d'un péril. Et ce péril, on pourrait l'appeler le péril John.

Le péril John est le plus grave de tous.

Les Anglais sont des insulaires. Ils occupent une place à part ; ils sont retranchés du continent. Ils ne connaissent pas nos mœurs, nos habitudes, nos goûts, nos désirs, nos règles de vie ou nos principes. Ils ignorent systématiquement nos besoins. Ils ne feront jamais le plus petit effort pour comprendre les autres.

Au lieu de collaborer loyalement avec le reste du monde, ils attendent que le monde entier devienne anglais.

Imaginez une famille nombreuse qui imposerait des devoirs à tous ses membres et dans laquelle s'introduirait un étranger arrogant qui prétend régner en maître dans une maison qu'il rêve d'arranger à sa guise, sans se soucier des commodités de chacun. Si les fils se querellent, si l'autorité du père de famille se trouve compromise, l'intrus est le premier à s'en réjouir. Il cherche à brouiller les cartes, il sème la zizanie ; il est heureux qu'un différend surgisse entre celui-ci et celui-là et il profite du trouble général pour boire à tous les verres, pour goûter à tous les plats et pour hypothéquer tous les biens.

Tel est le rôle de l'Anglais dans la grande famille européenne.

Il ne paiera jamais de sa personne ; il ne se soumettra jamais aux règles de la solidarité. Il s'estime un privilégié. Il est inassimilable comme le juif et il est secret comme le maçon.

Et la Franc-Maçonnerie, née en Angleterre, sert docilement, dans tous les pays, les desseins de la Grande-Bretagne.

A un cambrioleur, il faut des fausses clés. Pour se mêler de nos affaires, sans partager nos responsabilités ni nos risques, il faut à l'Anglais des fausses clés. Israël est une de ces fausses clés. Albion trouve dans le peuple élu des agents dévoués et remuants qui exploitent, pour le plus grand profit de la finance anglaise, les peuples assez crédules pour accueillir ces parasites.

L'Intelligence Service est une autre fausse clé. Les livres sterling arrivent à vaincre les journalistes d'occasion et les politiciens de fin de série. L'armée de la propagande sournoise et per-

fide s'organise au sein des Etats. Tout est surveillé, contrôlé, bureaux officiels, banques, maisons de commerce ont leurs espions, leurs faux témoins et leurs provocateurs.

Et c'est une fausse clé encore que la Franc-Maçonnerie.

Les Loges, sous les apparences de la philanthropie et de la liberté, embrigadent les consciences, asservissent les caractères et recrutent des complices pour toutes les conspirations contre la paix.

Grâce aux juifs, aux francs-maçons et à ses policiers, la Grande-Bretagne peut forcer les serrures et créer partout les malentendus, les équivoques et la discorde. Et quand les disputes se sont envenimées, quand les conflits sont devenus inévitables, quand la guerre meurtrière et dévastatrice s'est déchaînée, John Bull rentre tranquillement dans son île. Il sait que pour se laver de tant de crimes, il a l'eau de la Manche et de l'Océan.

Il est grand temps, en vérité, de forcer le bandit dans son repaire.

Les peuples délivrés retrouveront la confiance et la joie lorsque le péril John aura disparu.

CHARLES DIEUDONNE.

25 Octobre 1940

LE PROBLEME FRANCO-ALLEMAND VU PAR UN ALLEMAND

Français,

Voilà quatre mois que les troupes allemandes sont entrées à Paris et il est tout naturel qu'il y ait, de ce fait, de nombreux problèmes qui se posent.

Je sais combien il est délicat pour un Allemand de vous adresser la parole dans la situation telle qu'elle se présente à vous aujourd'hui. Mais j'ai vécu l'occupation rhénane et l'occupation de la Ruhr, celle du Palatinat, je connais aussi votre pays et je crois qu'il est utile de parler franchement entre bons Allemands et bons Français de tout ce qui vous occupe actuellement.

Il y a beaucoup de Français qui nous posent aujourd'hui la question : Que voulez-vous ? — Voulez-vous la collaboration ou autres chose ? — Dites-le.

Le principal est de créer une situation claire.

A ceci je dois répondre : C'est l'évidence même. Nous voudrions, nous aussi, nous trouver devant une situation claire. Cependant comprenez que, tant que la guerre anglo-judaïque n'est pas terminée, il ne nous est pas possible de vous donner une réponse définitive à votre question.

Mais entre temps nous pouvons préparer l'avenir. Il y a dès aujourd'hui la possibilité et même la nécessité d'une collaboration, là où il y a un intérêt commun. Il est dans votre intérêt comme dans le nôtre de rendre la situation pour tous aussi supportable que possible et de diminuer autant que possible les heurts qui sont inévitables dans toute occupation.

Si l'on nous demande : Que voulez-vous ? et s'il nous est impossible de répondre avec une précision totale, nous pouvons, à tout le moins, exprimer ce que nous ne voulons pas.

Ce que nous ne voulons pas, c'est vous vexer, vous humilier, vous imposer des clauses qui portent atteinte à votre honneur, sans être dictées par une nécessité ou utilité quelconque pour notre pays, car nous avons souffert, nous-mêmes, sous les clauses vexatoires de l'armistice de 1918 et des autres traités qui l'ont suivi.

Comparez l'armistice de Compiègne de 1940 à celui de 1918.

En 1940 vous ne trouvez aucune clause exagérée, aucune humiliation inutile. Il me semble, à ce sujet, qu'il serait bon que vous relisiez aujourd'hui les textes de 1918 et 1919.

N'oubliez pas, vous autres Français, qu'il y a parmi les officiers, soldats et fonctionnaires de l'armée occupante, qui sont venus aujourd'hui chez vous, beaucoup d'hommes qui se souviennent encore très bien de l'armistice de 1918 et de l'occupation de la Rhénanie, de la Sarre et de la Ruhr.

Et ceux-ci sont tentés, quand même, de faire quelquefois des comparaisons. Ils savent que toute occupation militaire en temps

de guerre entraîne nécessairement des gênes, des difficultés pour la population du pays occupé, des malaises.

Ils comprennent.

Mais ils n'en sont pas moins souvent un peu surpris d'entendre la manière dont certains d'entre vous expriment aujourd'hui leurs griefs, même à l'égard de restrictions analogues à celles que le peuple allemand subit de son propre gré depuis le début de la guerre, sans se plaindre.

Je ne veux pas entrer dans les détails ; mais en ce qui concerne, par exemple, les charges financières et économiques, avez-vous oublié les chiffres astronomiques des paiements qu'on a imposés à l'Allemagne, les prestations en nature, charbons, coke, la saisie des chevaux et des vaches laitières, etc., etc. ?

Avez-vous oublié qu'on a retenu nos prisonniers de guerre encore 18 mois après l'armistice, sans nécessité, puisque la guerre avec l'Allemagne était terminée pour toutes les nations le 11 novembre 1918. Ne savez-vous plus que le blocus fut continué contre le peuple allemand malgré l'armistice, ce qui signifiait la misère, la famine et la mort d'un grand nombre de femmes et d'enfants en Allemagne ?

Français, réfléchissez donc et faites des comparaisons. Faites-les vous-mêmes. Nous ne voulons pas vous les imposer. Il y a beaucoup à penser sur ce chapitre.

Ce qu'il faut, à l'heure actuelle, c'est du bon sens et du réalisme. Exercez ce bon sens du peuple français, qu'on vante si souvent. Pour nous, nous ne voulons être ni juges, ni maîtres d'école.

Ceux parmi nous, qui ont travaillé depuis longtemps au rapprochement franco-allemand, ont été souvent déçus par l'évident parti pris que nous devons constater chez beaucoup d'entre vous, et par les erreurs commises par vos hommes politiques depuis 1918. Nous avons vu les effets néfastes de cette terrible propagande de méfiance éternelle qui anéantissait toujours toute tentative de conciliation.

Nous avons aussi vu combien on se berçait chez vous d'illusions.

Illusions et occasions manquées !

Il y avait un moment où le bon sens français paraissait revenu. C'était à la fin du mois de juin de cette année 1940, quand vous avez vu la correction de nos soldats. Alors vous aviez compris les méfaits de la propagande. La désillusion était là, la vérité telle quelle, le réalisme.

Faites que nous autres Allemands n'ayons pas l'impression que vous suivez de nouveau vos mauvais bergers d'hier, que vous préférez, au lieu de voir la vérité et le vrai intérêt de votre pays, de vous bercer encore d'illusions et de vieux préjugés.

La conséquence serait une nouvelle désillusion, la dernière, cette fois peut-être irréparable, cruelle et mortelle.

Je me refuse à croire qu'il n'y ait pas de chance de voir triompher le bon sens du peuple français.

Ce serait, en ce cas, la véritable collaboration dans une Europe nouvelle, où il y aurait de la place pour nos deux nations au profit d'une humanité meilleure.

D^r FRIEDRICH GRIMM.
(Membre du Reichstag.)

27 Octobre 1940

INTERVIEW DU SERGENT AVIATEUR GONTIER DE VASSÉ, COMBATTANT DE DUNKERQUE

Nous recevons aujourd'hui mes chers auditeurs, une visite qui marquera dans les annales de Radio-Paris, c'est celle du sergent-aviateur Gontier de Vassé, un des combattants de Dunkerque, qui vient d'échapper aux géôles anglaises, après trois mois de captivité.

Le sergent Gontier était, avant la guerre, un homme magnifiquement robuste, un athlète, un costaud. Il est maintenant amaigri; on sent que sa vigueur physique a considérablement diminué et sur son visage, on peut lire toutes les souffrances qu'il a endurées.

SPEAKER. — Vous êtes arrivé à Marseille le 7 octobre, si je ne fais erreur, à bord du bateau-hôpital « Le Sphinx » ?

DE VASSÉ. — Oui, Monsieur, avec 1.800 soldats français qui se trouvaient blessés comme moi en Angleterre.

SPEAKER. — Et nous avons appris que vous avez été fêtés comme vous le méritez à votre arrivée dans le grand port phocéen. Un bataillon du 43^e d'infanterie vous a rendu les honneurs, n'est-ce pas ?

DE VASSÉ. — Nous avons été accueillis aux sons de La Marseillaise et j'ai les oreilles encore remplies du bruit des ovations que nous réservait une foule immense où beaucoup de mes camarades ont pu reconnaître leurs mères, leurs femmes ou leurs enfants.

SPEAKER. — Ce furent des minutes d'une émotion poignante...

DE VASSÉ. — Beaucoup de gens pleuraient. Il faut vous dire que parmi nous il y avait de grands blessés. Nous étions tous rompus de fatigue, anémiés, à bout de forces...

SPEAKER. — Mais vous étiez heureux de revoir le pays...

DE VASSÉ. — Si nous étions heureux ! Il en est parmi nous qui brûlaient de fièvre, étendus sur une civière, pour jeter leur premier regard sur la terre de France, ils étaient obligés de se soulever.

SPEAKER. — Et vous avez été bien soignés à Marseille ?

DE VASSÉ. — Admirablement. On a été plein d'attention et de sollicitude. Des ambulances ont emmené les grands malades vers les hôpitaux de la ville et même jusqu'à Saint-Raphaël...

SPEAKER. — Et les plus valides ?...

— 24 —

DE VASSÉ. — Les plus valides, grâce aux trains spéciaux qui avaient été mis à leur disposition, ont retrouvé leurs familles le soir même ou le lendemain matin.

SPEAKER. — Vous, Monsieur de Vassé, vous êtes revenu à Paris...

DE VASSÉ. — Et je l'ai retrouvé avec joie...

SPEAKER. — N'avez-vous pas été blessé pendant la guerre de 14-18 ?

DE VASSÉ. — Oui, deux fois, et je me suis engagé comme volontaire en septembre 1939.

SPEAKER. — Et vous avez demandé à servir dans une formation du front ?

DE VASSÉ. — C'est exact. C'est sur le front que j'ai reçu ma troisième blessure...

SPEAKER. — A la jambe ?

DE VASSÉ. — Oui !

SPEAKER. — Vous souffrez encore ?

DE VASSÉ. — Un peu. Mais ce n'est rien cela... J'ai oublié la grande guerre... J'ai oublié celle-ci, et pourtant, je vous jure, que nous avons connu des heures atroces...

SPEAKER. — Je m'en doute...

DE VASSÉ. — Mais encore une fois, ce n'est rien... Le souvenir des plus dures épreuves s'efface. Mais ce qui reste, c'est l'amertume, c'est la rancœur... Nous avons été ignoblement trahis... Si vous saviez ce que nous avons dû souffrir là-bas..., dans ce pays pour lequel nous avions combattu... Trois blessures, on les supporte. Ce qu'on ne supporte pas, c'est le coup de poignard dans le dos... Et, pourtant les Anglais, je les ai aimés, nous les avons tous aimés. En a-t-on assez parlé, de l'Alliance, de l'Entente cordiale, de l'Amitié solide ! Encore des bobards ! Ils se sont conduits envers nous comme des bêtes féroces... Je suis déçu, écœuré. Et je pèse mes mots. Ce qui m'enrage, voyez-vous, c'est l'incompréhension de beaucoup de mes compatriotes, qui n'ont rien connu de l'horrible drame, qui n'ont pas eu à souffrir, qui n'ont pas eu à désespérer et qui jugent tout d'un cœur sec, avec un égoïsme féroce...

SPEAKER. — Mais vos camarades...

DE VASSÉ. — Tous mes camarades, tous mes compagnons de misère pensent comme moi. Je puis vous dire : J'accuse au nom de 1.800 combattants qui ont gravi le même calvaire...

SPEAKER. — Votre témoignage nous est précieux, Monsieur Gontier de Vassé. Vous êtes un brave et vos paroles sont dignes d'être écoutées avec respect par tous ceux qui aiment sincèrement la France...

Mes chers auditeurs, soyez à l'écoute demain soir, le sergent-aviateur Gontier de Vassé vous fera le récit de ses souffrances. Vous écouterez attentivement ce qu'il vous dira. Il parlera librement, sans contrainte, au micro, et de ces paroles, vous saurez tirer une sévère et utile leçon.

— 25 —

4 174013
28 Octobre 1940

MEFAITS DE L'ESPRIT COMPTABLE

Si nous nous attaquons aujourd'hui à l'esprit comptable, pour en signaler quelques méfaits, nous entendons bien moins vitupérer les hommes que les chiffres eux-mêmes ; trop souvent fautifs d'abus de confiance et de trahisons.

L'ère contemporaine, comme la plupart des époques de déchéance morale, use et abuse du chiffre. On lui prête une sincérité incorruptible, une trop rassurante rigueur pour ne point tenter la droiture de ceux qui le manient, ou solliciter la paresse de ceux qui l'exploitent.

Loin de moi la pensée de m'en prendre à l'honorable corporation des comptables, à ces hommes — le plus souvent effacés, consciencieux, d'une assiduité exemplaire — qui assument des années durant la lourde tâche de tenir à jour l'état financier d'une industrie ou d'un commerce. Je ne songe qu'aux exploiters de la profession, aux trop habiles illusionnistes du chiffre, dont la promptitude mentale s'exerce à couvrir toutes les formes du désordre. Entre leurs mains, le chiffre est déchu de son rôle prémoniteur ; il ne crie plus gare : il paye. Sous couvert de balances impeccables, directeurs et administrateurs deviennent complices de bilans truqués par omission. Pourvu que le pot aux roses reste à couvert, le pot de vin sévit. Il suffit de s'assurer en haut lieu des appuis intéressés, de solder, en coulage, des complaisances ouvrières, pour que la route soit belle. Les puissants du jour honorent à qui mieux mieux celui qui les détrouse ; les salariés se taisent, pourvu qu'on ignore leurs larcins...

Campé sur sa colonne de chiffres, le jeune technicien de l'euphorie financière se sent mûr pour toutes les escalades. Il tranche en potentat : rognant aux uns ce qu'il prodigue aux autres en leur fermant les yeux. Fugace et souple, perdu dans le dédale des in-folios géants, le chiffre est toujours là pour lui donner raison. Prince du royal secret, le comptable « à la coule » règne sur les gens et les choses. Devenu indispensable à force d'être dangereux, le voici en mesure d'usurper, un par un, tous les leviers de commande. Son tabouret haut perché se mue en fauteuil directorial. Un appel de capitaux s'en suit, sous les espèces et apparences d'un rapport mirifique. L'affaire agonise, mais notre homme a rempli ses poches. Il a prouvé, noir sur blanc, aux sociétaires anonymes que tout va pour le mieux sous une pluie de millions illuminés par l'arc-en-ciel des quatre règles arithmétiques.

Elles sont quatre, en effet, ces règles envahissantes, bonnes à tout faire du capitalisme bourgeois. Pareilles aux langues d'Esopé, elles possèdent le privilège d'être la meilleure et la pire des choses.

Leurs bienfaits, nul ne les conteste. Ce sont leurs méfaits, exploités par l'esprit comptable, qui nous importent aujourd'hui.

Instruments de l'ordre, addition, soustraction, multiplication, et division coopèrent aux plus graves désordres lorsqu'on en fait les complices de la mentalité moderne. Leur exactitude n'est qu'un manteau sous lequel se développent des notions inexactes, des méthodes où chacun trouve son compte au détriment de tous. On les met au service des plus folles illusions. Le malin en profite pour bernier les amateurs de vie facile, prédisposés à n'y voir que les gages irréfragables d'une prospérité sans bornes. Les quatre règles deviennent les quatre évangélistes de la fortune, alors qu'elles n'en devraient vérifier que les agents mécaniques, avec tous les ménagements qu'exigent nos réalités vivantes.

Voici l'addition, par exemple, promue à la fonction d'arbitrer exclusivement la statistique et l'électorat.

L'amateur de précisions demeure ébloui par ces courbes montantes de bénéfices qui lui promettent un avenir sans nuages sur la foi d'un passé hasardeux. A quoi bon recourir aux sévères critiques de l'intelligence pour ruiner ce mirifique échafaudage de gains étayés par des totaux rassurants ?... Il passe outre. Il court à l'abîme dissimulé sous des festons de chiffres complaisants à sa paresse. L'exploiteur a substitué une sophistique de l'addition aux vicissitudes et aux limites de l'accroissement humain ; il a fait mine de confondre les séries problématiques du jeu avec les bénéfices d'un travail régulier. L'addition tombe à zéro. Le requin passe à d'autres victimes, la victime à d'autres chimères congruement calculées.

L'élu du suffrage universel se satisfait également d'une addition fictive qui le porte au pinacle. La majorité d'une voix sert de coupe-file à l'arriviste. Le voici tout-puissant par la vertu d'un total extrait des caboulots, voici retranchés de sa sollicitude et réduits à néant les membres les plus dignes du corps électoral. Une fois de plus l'addition s'est avérée le docile instrument d'un artifice fatal aux hiérarchies humaines. Une fois de plus, l'accumulation du chiffre, institué commune mesure de valeurs incommensurables, a dégénéré en chaos.

Réduite au rôle de détournement que lui inflige la caudèle moderne, la soustraction n'opère plus qu'à l'ombre des coulisses. Comme le *deus ex machina*, elle ne figure qu'aux profits et pertes.

D'ailleurs, on ne la découvre qu'entre des lignes trop serrées pour la rendre distincte. A l'ombre d'une comptabilité sans défaut, elle se pratique en nature sous le nom de « coulage », et en espèces sous forme de commissions d'autant plus ruineuses, que le tant pour cent est moins apprécié que le tant pour mille. Malheur à qui bavarde... L'art de soustraire soude les maillons d'une longue chaîne de silence, qui part de l'Administrateur-délégué, pour aboutir au manoeuvre des combustibles. Notre soustraction devient ainsi, par métaphore, un des seuls aspects réconfortants du travail à la chaîne... Qu'un honnête homme se permette envers celle-ci un écart de langage, le dernier maillon s'offre à lui clore le bec. S'il le crache, c'est un mauvais compagnon, une forte tête qui fait tort à l'usine, ou un crétin qui boude au râtelier des quatre règles. On l'expulse par mesure de solidarité, puis chacun, l'âme sereine, reprend son grignotage.

Il semble que faute de dirigeants intègres, elle domine le firmament des rêves. Elle affère surtout aux grossistes de la finance internationale. Ici l'argent travaille dans un fauteuil... à poser des

multiplicantes, qui sont le labeur du pauvre, et des multiplicateurs à la mesure de ceux qui le pillent pour glisser un produit fabuleux entre deux frontières, sous forme d'emprunts internationaux dont ils touchent la plus large part. Cette race insatiable, ivre de démesure, ne perçoit cependant que l'échéance initiale de sa manœuvre : l'asservissement des Etats capitalistes, réduits à hypothéquer la sueur et le sang de ses prolétaires inconscients et inorganisés. L'échéance finale échappe, toutefois, à ces augures de la spéculation. La marée montante des milliards qu'ils suscitent échappe à toute appréciation humaine. Elle s'enfle au point de crever comme un abcès sous le glaive de ceux qui se refusent à la folie de narquer les lois terrestres...

A l'inverse de la multiplication, la division nous entraîne aux parages stériles de l'infinitésimal. En elle se résume le byzantinisme de comptabilités si complexes qu'il faut les croire sur parole. Parole digne de foi, si l'on considère la horde des bureaucrates penchée sur quelque statistique de la poussière, gaspillant des salaires onéreux à réduire une erreur d'un dixième de centime... Ne faut-il pas que l'édifice des quatre règles présente une façade pure comme un temple grec, hermétique comme un traité d'alchimie pour charmer la somnolence des Conseils d'administration ?

Peut-être me blâmez-vous d'avoir quelque peu stylisé nos quatre règles arithmétiques en les détournant de leur sens habituel. Je m'en voudrais davantage d'avoir prostitué ces humbles servantes de notre probité commerciale de jadis en les abandonnant à la besogne sordide de couvrir de leur rectitude originelle les parasites qui nous grugent et les méfaits de l'esprit comptable.

Ludovic de GAIGNERON.

3 Novembre 1940

REPONSE A LONDRES

Ici le sergent-aviateur Gontier de Vassé, blessé à Dunkerque, évacué en Angleterre, rentré en France à bord du *Sphinx*, le 5 octobre dernier à Marseille.

J'ai entendu jeudi soir un officier français blessé en Flandres et évacué en Angleterre qui, au micro de la B.B.C. vantait la façon dont les soldats français avaient été accueillis en Angleterre. Je suis d'accord avec lui quant à l'accueil qui nous a été fait quand nous sommes arrivés, mais ceci se passait fin mai ou début juin, donc au moment où nous nous battions encore pour l'Angleterre.

Il paraît que cet officier a été admirablement soigné dans un hôpital où un excellent Bordeaux était distribué aux blessés, j'en suis heureux pour lui, l'hôpital où il a été en traitement est donc l'exception qui confirme la règle, car s'il avait été à l'Hollymoor Emergency Hospital, à Birmingham ou dans d'autres hôpitaux de ma connaissance, au lieu de Bordeaux il aurait dégusté un de ces Château La Pompe de la meilleure année.

Pour ce qui est du séjour des blessés français au camp de White City, à Londres, je n'ai pas eu le plaisir de séjourner personnellement dans le stade où l'on faisait déménager les blessés quand on y faisait courir les chiens, ayant bénéficié d'un traitement de faveur dans les prisons civiles anglaises, mais à bord du *Sphinx*, j'ai retrouvé plusieurs de mes hommes qui eux y sont restés plusieurs mois, et je puis assurer que ce séjour était loin d'être agréable pour ceux qui ne voulaient pas signer pour Monsieur de Gaulle. Comme nourriture, les pommes de terre et les choux constituaient le plus clair des menus journaliers et en quantité nettement insuffisante.

En effet, les hommes pouvaient sortir de White-City librement, mais cette mesure avait été prise pour que la prospection de de Gaulle puisse être faite au maximum, car chaque fois que les hommes étaient invités à boire, l'éternelle question « Vous restez avec nous, n'est-ce pas ? » leur était posée, et s'ils répondaient qu'ils attendaient leur retour en France, ils sentaient que le soi-disant accueil fraternel se transformait en une indifférence totale. Que l'on ne vienne pas dire après cela que ces invitations étaient faites poussées par un sentiment venu du cœur.

Aucune pression n'était faite sur les hommes à White-City ? Quelle blague... mais alors pourquoi les blessés français ont-ils accueilli Monsieur de Gaulle par un silence de mort, quand il a été personnellement les inviter à se joindre à lui — et les visites de ses émissaires dans le camp de White-City qu'en fait-on ? A un

4 1740115

9 Novembre 1940

point que l'entrée du camp leur fut interdite par le commandant anglais lui-même auprès de qui des protestations avaient été faites par des officiers français (des vrais ceux-là) ?

Et l'arrestation de deux sous-officiers blessés français qui avaient eu l'audace de dire en voyant passer devant eux deux commis-voyageurs de de Gaulle : « Les voilà encore ceux-là ! » Ces deux sous-officiers avaient été arrêtés sur l'ordre de ces deux individus et ne furent relâchés que parce que tous les hommes du camp se portèrent au corps de garde, et ce n'est que devant leur attitude décidée que l'on leur rendit leur liberté. — N'est-ce pas, Monsieur Chevrier ? D'après la description qui m'a été faite de l'officier français, auteur malpropre de cette lâcheté, j'ai bien cru vous reconnaître.

Et les avantages pécuniaires que l'on offrait à ceux qui se joignaient à Monsieur de Gaulle et à sa clique ? N'est-ce pas une pression faite sur des malheureux qui étaient sans autre ressource que les quelques shillings octroyés généreusement chaque semaine. Quelle différence de traitement... Vous allez encore dire que ces quelques mercenaires sont idéalistes — des idéalistes au cours de la livre anglaise. C'est probablement ce qui les pousse à tirer sur leurs compatriotes ; — non, ces gens-là ne se battent que pour de l'argent.

Pourquoi le speaker français ou plutôt le soi-disant officier français blessé en Flandre garde-t-il soigneusement l'anonymat : Nous combattants de France, de la seule France, nous ne nous cachons pas derrière un micro. C'est un comble quand cette voix anonyme a l'air de croire que les interviews qui passent au poste de Radio-Paris sont truqués — il a tort — ces interviews sont authentiques. Les tristes souvenirs que j'évoque au micro sont malheureusement vrais et les documents les confirmant sont publiés dans *Paris-Soir*. J'ai fait cela librement et sans autre intérêt que celui d'ouvrir les yeux aux Français qui croient encore que les soldats français blessés avaient été traités magnifiquement en Angleterre. J'estime faire mon devoir de Français en vous disant la vérité, ne vous leurrez pas d'un espoir fou — ne vous laissez pas bercer par des promesses venant de ceux qui ont eu la lâcheté de traiter ainsi des Français blessés en les défendant. Il faut à présent ne compter que sur vous-mêmes et travailler pour le rétablissement de la France, de notre France, en hommes, en Français, en suivant notre chef, le Maréchal Pétain, du même cœur que nous l'avons suivi en 1916 devant Verdun.

GONTIER DE VASSE.

LE VRAI VISAGE DE LA FRANCE

Pendant des années, la France était devenue étrangère à elle-même. Affamée de fausses jouissances, énervée par un régime instable et vicié, sans direction, sans but, et même sans désir d'un but, elle se laissait flotter à la dérive sur tous les courants, réalisant une fois de plus la politique du « chien crevé », si chère à Philippe Berthelot.

Ses amis avaient perdu foi en son relèvement. Après les affres de la défaite, la panique, la banqueroute de toutes les énergies, elle semblait abandonnée à elle-même, échouée sur un chemin du monde, comme l'ont été les malheureux réfugiés sur les talus de ses routes.

Cependant, il a suffi d'un seul acte pour que le peuple de France apparaisse de nouveau tel qu'il existe en ses couches profondes. Cet acte, ce fut l'ouverture de l'Exposition Maçonnique, au Petit Palais, où, sans haine, sans injures, l'œuvre funeste et grotesque à la fois, de la Maçonnerie, a été étalée au grand jour. Il a suffi d'un rayon de vérité, d'une exposition à la lumière irrécusable des faits, pour que le mythe maçonnique soit mortellement blessé et peu à peu détruit. Il en est des entreprises malsaines comme des animaux redoutables qui vivent dans les profondeurs des mers et qui ne résistent pas à l'action de la lumière, lorsqu'une vague de fond, au cours d'une tempête, les arrache à leurs obscurs domaines et les projette sur les sables des plages. Le soleil tue tout ce qui n'est pas sain, tout ce qui s'est formé et s'est développé loin de ses rayons. Le soleil et sa lumière ne sont pas seulement les agents de notre vie physique ; nous leur devons encore la santé retrouvée de nos âmes. L'action maléfique des Sociétés Secrètes tenait à un pouvoir et à un attrait, ceux de l'inconnu. Quant cet inconnu est dissipé, quand ses voiles se sont déchirés, que reste-t-il de ces entreprises ? Le seul désir de mal faire, la seule ambition de se pousser dans l'existence, aux dépens de ceux qui travaillent, qui peinent, qui savent et qui croient.

Cet égoïsme froidement comploté des Sociétés Secrètes, le Français moyen n'en veut plus ; de même qu'il rejette violemment loin de lui, les tromperies, les fausses bonnes paroles, les engagements moraux sans réalisations qui formaient les articles de bazar que la maçonnerie débitait en foire. Il suffit de regarder les physiologies intéressées et résolues des innombrables visiteurs de l'Exposition Maçonnique pour comprendre qu'un règne vient de prendre fin, le règne de l'équivoque, des mensonges et des hypocrisies.

Le peuple Français a trop souffert, a subi une humiliation trop épouvantable, trop totale, pour ne pas exiger qu'un changement réel se produise dans la conduite de ses destinées.

10 Novembre 1940

Le peuple de France entend ne plus être le jouet d'une camarilla omnipotente mais anti-nationale. Le peuple de France veut que ses intérêts véritables soient désormais sauvegardés. Or, ses intérêts réels sont de ne plus connaître la guerre désastreuse, de ne plus être le champion sur le continent des Bourses de Londres et de New-York. L'intérêt réel des Français est de conserver leurs forces pour la seule patrie française. Lorsqu'il est démontré, à nos compatriotes, au Petit Palais, qu'ils étaient vendus, loués, exploités par le Consortium International des Loges qui les a conduits de guerre en révolte et n'a pas craint de signer son crime, ils ressentent un dégoût violent pour les hommes qui les ont trompés, ils les exècrent, ils les vomissent !

Et cependant, les Maçons et leurs suppôts, malgré le coup fatal qui vient de leur être asséné, essaient derechef de relever la tête et de minimiser l'influence fatale des Loges. Dans les journaux du matin, apparaissent déjà des petits entrefilets dont la sottise n'a d'égale que le désir de mal faire. On vous a raconté, par exemple, que Félix Faure, dont la carrière politique est un des exemples les plus caractérisés de l'action maçonnique poussant en sous-main une de ses créatures, avait déclaré ne devoir à la Maçonnerie que d'avoir pu faire arrêter un train et rentrer ainsi à Paris au lieu de passer la nuit inconfortable dans une petite gare de province ! Y a-t-il encore des sots pour croire ce genre de bobards ?

Peuple français, il existe toujours des individus qui s'imaginent que nous sommes demeurés les imbéciles qu'ils ont trompés impunément pendant des années. Prouvons leur, par nos actes, que nous avons compris la leçon de la guerre et que le rôle des Loges et des écrivains qui leur sont vendus est totalement et irrémédiablement terminé.

La France a retrouvé son vrai visage !

Jacques de LESDAIN.

AUX FRANÇAIS D'ANGLETERRE

C'est à vous, Français d'Angleterre, que nous voudrions nous adresser, certes non pas à ceux de vos compagnons d'exil dont l'absence n'est pas à regretter et qui méritent à peine le nom de compatriotes : les trop habiles qui sauvaient leur caisse, les charlatans, empêtrés dans leurs mensonges, tous les rats qui quittent le bateau quand il semble couler — nous voudrions parler aux gens de bonne foi qui ont laissé la France parce qu'ils croyaient pouvoir la servir encore, de l'autre côté de la mer.

Français d'Angleterre, qui donc aime le mieux la patrie ? Est-ce celui qui abandonne sa ville ou son coin de terre, son horizon social, ses souvenirs, le destin collectif qui nous tient et nous mène, qui adopte les idées et la façon de vivre d'un autre peuple, et s'enrôle pour défendre une autre cause que la sienne sous un drapeau d'une autre couleur ?

Ou bien est-ce celui qui demeure en place, quoi qu'il arrive, qui reste trop attaché à la terre où reposent ses ancêtres pour la quitter, qui accepte d'avance tous les risques et préfère être enseveli sous les vieilles pierres qui furent le décor de sa vie, plutôt que de fuir sans tourner la tête ou en « secouant la poussière de ses sandales » ?

Ubi bene ibi patria — : diriez-vous aussi cela ?

Lorsque des amis fidèles pressaient Danton, menacé dans sa vie, de veiller à sa sûreté en quittant la France, vous vous rappelez la fière réponse du tribun qui préféra la mort à l'exil, « Emporte-t-on sa patrie à la semelle de ses souliers ? »

Ici, c'est la terre de France qui est encore sous nos pas, c'est la vie qui continue, c'est la France qui continue — sans vous.

Vous croyez servir la patrie là-bas ? Non, vous servez seulement une formule politique discutabile et vaine, une vieille formule bien usée qui, déjà, ne parvenait plus à assurer la stabilité de nos institutions croulantes et de notre économie à la dérive. C'est à cela que vous vous dévouez ? Préférez-vous cette formule à la vie de quarante millions d'êtres humains et croyez-vous que ces quarante millions d'êtres ne pourraient vivre sans cette formule ? Périront donc les hommes plutôt que votre dialectique ? Quoi

que vous pensiez, quoi que vous fassiez, vous êtes et vous resterez des émigrés, tels ces autres émigrés qui s'armaient et combattaient contre la France, eux aussi dans les rangs anglais; parce que la France de la Révolution s'idéalisait en trois couleurs qu'ils n'aimaient point ?

Mais, dites, quand vous êtes partis sur les routes de la défaite et de l'exil, entêtés encore dans l'espoir du triomphe d'une cause que vous avez cru bonne, avez-vous réfléchi, avez-vous pensé à tous vos compatriotes — à cette immense majorité de notre peuple que vous abandonniez à leur sort — aux femmes, aux enfants, aux faibles, aux moins habiles que vous, qui restaient sur la terre de France, avez-vous pensé aux millions d'êtres humains qui veulent vivre, entendez-vous, qui veulent vivre et ne se soucient guère de vos subtilités ?

Et vous imaginez-vous que le bon droit et le bon sens sont de votre côté, quand vous devez applaudir chaque fois qu'un dur coup nous est porté, chaque fois que des avions anglais jettent des bombes sur nos villes ? Avez-vous alors le courage de joindre votre acclamation aux hourras britanniques ? Non, nous espérons que vous ne pourriez pas crier « bravo » sans que le rouge de la honte vous monte au front, et que ce hurra sacrilège ne passerait pas, qu'il resterait en travers de votre gorge, oh ! Français d'Angleterre.

MORGIN DE KEAN.

14 Novembre 1940

NOUS, JEUNESSE FRANÇAISE, NOUS DECLARONS LA GUERRE A L'ANGLETERRE

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Je ne suis ni un politicien, ni un écrivain, encore moins un orateur, mais je suis comme vous, un Français, un jeune Français, qui pense qu'il est tout de même temps de faire comprendre à tous ceux qui voudraient l'entendre, ceci : La Jeunesse a le droit de faire connaître son opinion, et en son nom je prends la parole ce soir :

Etant jeune, vingt-quatre ans, il est tout naturel que je m'adresse à la jeunesse en premier lieu, et cela franchement, sans animosité. Seules les circonstances me poussent à agir afin que tout le monde sache ceci :

L'Angleterre est notre ennemie n° 1, ennemie de toujours. Cette ennemie, il faut la détruire, l'anéantir, et vite, ou c'est elle qui nous détruira.

J'espère que vous ne le voulez pas, alors... écoutez bien :

Vous, jeunesse des classes 1936-1940, qui avez été forcée de quitter vos foyers familiaux, vos femmes, vos enfants, vous qui êtes partis verser votre sang, vous qui êtes revenus, pensez un peu à votre avenir (car je m'adresse à la jeunesse), montrez que vous voulez un avenir sain, propre, un avenir où règne la Paix, le Travail... et la tranquillité. Tout cela, nous pouvons l'avoir, et pour cela combattons l'Angleterre, faisons masse avec les Allemands pour les aider à détruire cette vermine anglaise, la principale responsable de la misère de la jeunesse française, qui a souffert déjà des suites de la guerre 1914-1918 et qui souffre de la guerre présente. Croyez-vous que c'est avec l'Angleterre que nous trouverons du travail, fonderons des foyers, aurons des enfants ? Pour le travail il faut la paix, pour les foyers il faut de la tranquillité, pour les enfants il faut la santé.

Je sais que demain les critiques publics feront grand bruit, vous transmettront des paroles mieux tournées que les miennes, mais alors, amis, pensez à ceci : Nous, jeunesse française, on nous a trompés en tous points, puis on nous a envoyés à la mort, et pour arriver à quoi ? A la misère plus complète, au chômage plus grand. Des paroles, beaucoup. Des actes, si peu !

J'ose croire que vous comprendrez qu'il est temps de lutter pour une collaboration franco-allemande, afin d'arriver à un résultat brillant et éminent, et cela en luttant de pied ferme avec les Allemands contre ce peuple enjivé qu'est l'Angleterre, seule responsable de notre misère. Vous, les classes 1914-1918, ne m'en veuillez pas. Avec tout le respect que je vous dois, je me permets de faire appel à votre bon sens de ne point vous laisser bernier par des paroles que, des fois, vous ne comprenez pas.

Mais, Jeunesse, pensez que c'est votre avenir qui est en jeu. Ou le bonheur partout, ou la grande débâcle. Ne vous laissez pas bernier par des personnes qui sont payées ou dupées par la propagande anglaise, car il y a partout de ces lascars. Eux s'enrichissent à votre dépens et même aux dépens de vos familles, et nous, pendant ce temps-là, nous crevons de faim.

Vive la France !

Camille HAMMENTHIENE.

14 Novembre 1940

FRANCE, EVEILLE-TOI !

Est-ce que notre peuple aurait perdu son bon sens traditionnel ? Que signifient ces réactions absurdes d'une opinion à la dérive ? Subitement, comme par suite d'une épidémie, une étrange incompréhension ferme les yeux de tous aux réalités et les oreilles aux arguments : on ne veut rien entendre, on ne sait que remâcher sourdement une rancune froide. On grossit démesurément des faits minuscules, on accueille, sans le moindre esprit critique, les fables les plus absurdes et on se console de chimères. On croit parler de politique internationale et l'on fait de la mythologie, si ce n'est pas de la mythomanie. On se raidit dans une attitude d'esprit systématiquement hostile et négative où le raisonnement n'a aucune part mais, plutôt, une sorte de mystique analogue à celle d'un croyant qui attend les miracles d'une justice immanente veillant à la conservation de l'ordre immuable des principes.

Parce que le monde extérieur et les choses ont à peu près gardé leur apparence coutumière, on s'imagine que rien n'est changé en France, qu'on peut, demain, retrouver intacte la situation du vingt-cinq août 1939 — qui d'ailleurs était loin de ressembler à un reflet de l'âge d'or. On ne voit pas que, partout, les ruines s'étendent — moins expressives sans doute que les ruines matérielles des maisons écroulées par la bombe ou des ponts effondrés par la mine — mais plus désastreuses et plus décisives, car notre armature sociale est brisée et notre armature économique profondément détraquée, désarticulée. La guerre a consumé les dernières réserves de crédit, maigres ressources qui s'épuisaient déjà et sur lesquelles nous vivions tant bien que mal, glissant doucement vers la débâcle et la faillite. Nos gouvernants d'alors, pris de vertige devant l'abîme qui s'ouvrait sur leur route se sont peut-être jetés dans la guerre comme un commerçant se suicide pour échapper à de trop lourdes échéances. Qui ne se rappelle leurs contradictions quand ils évoquaient les problèmes économiques, et préconisant des solutions dépassées le lendemain ou des remèdes à la petite semaine ?

Mais cela est passé... Il est temps de se reprendre, d'accepter avec courage et résolution la leçon du destin et surtout de vouloir. Les Français vont-ils demeurer dans l'abstention hargneuse, boudant à la besogne qui les attend ? — une besogne utile, urgente, cependant, à laquelle chacun peut se dévouer sans hésiter : celle de relever notre malheureux pays et de l'aiguiller vers un autre avenir. Ceux qui ont accepté la lourde tâche de sortir notre pays de son

ornière nous y convient dans un langage pressant. Qu'on les écoute au lieu de ressasser des slogans dérisoires et de s'hypnotiser sur un passé aboli sans retour.

France, éveille-toi... tu rêves et ton rêve est malsain comme un songe d'opium — la consolation des faibles.

Rêves-tu, avec l'amère joie du pire, d'attirer la foudre, de voir tous les désastres s'abattre sur l'Europe et de t'ensevelir, dans une sorte de suicide collectif, sous les débris du monde écroulé ?

Incapable de digérer tes rancœurs, impuissante à concevoir ton nouveau destin, veux-tu rester enlisée dans les habitudes funestées qui t'ont conduite là où tu es maintenant ?

Veux-tu demeurer couchée quand les autres marchent, préfères-tu rêver quand les autres agissent ?

Les temps sont révolus, une autre ère commence. Regarde devant toi au lieu de regarder derrière. France, éveille-toi ?

MORGIN DE KEAN

4 1740 II 9

16 Novembre 1940.

REFLEXIONS D'UN COMBATTANT DE LA GUERRE 1940 SUR L'ANGLETERRE

Après les combats sans merci, du canal de l'Ailette du 6 et 7 juin, et le terrain défendu pied à pied, au prix de quels sacrifices, afin de permettre à l'Armée de l'Aisne de se retirer en bon ordre ; après avoir perdu 92 % de son effectif, ma Demi-Brigade de chasseurs alpins, décimée, hâve, exténuée, continua à se battre jusqu'à la Marne qu'elle atteignit le 11. Jusqu'au 14, ce ne furent que combats incessants d'arrière-garde, les chasseurs ne connaissant qu'un mot d'ordre « servir jusqu'au bout ». Les quelques rescapés — une poignée à peine — encerclés furent faits prisonniers le 15 ; j'arrivais à m'échapper avec cinq hommes et à rejoindre les nôtres. J'étais blessé au pied depuis le 10, et depuis le 6 nous étions sans ravitaillement. Nous revenions à moitié morts de privations et de misères, les yeux encore remplis des horreurs du combat. Pourquoi n'avions-nous pas été soutenus davantage par nos alliés ? On disait leur aviation si puissante !

C'est alors que nous connûmes la vérité ; l'atroce vérité. En pleine bataille, alors que mes camarades tombaient tout autour de moi, dans cette lutte inégale et pour une cause qui n'était pas la nôtre, les Anglais retiraient précipitamment les quelques divisions qu'ils avaient transportées sur notre sol à grand renfort de publicité, et nous laissaient à notre triste sort. Mieux encore, l'aviation britannique recevait l'ordre de quitter immédiatement nos terrains, connaissant pourtant l'insuffisance, pour ne pas dire l'inexistence de nos avions. C'était inouï !

Nous nous demandions, hébétés, quel était le mobile auquel elle avait obéi. Elle aurait décidé notre anéantissement après nous avoir jetés presque de force dans cette guerre pour défendre ses intérêts, qu'elle n'aurait pas agi d'autre façon.

Mais l'avenir devait nous donner des éclaircissements encore plus impressionnants, hélas, sur la prétendue Entente cordiale. A quelques jours de l'Armistice, M. Churchill nous proposait la fusion de nos empires en un seul et la continuation de la lutte sur le sol anglais. Alors certains finirent par voir clair. L'Angleterre décidée à se battre jusqu'au dernier français, ne possédant pas d'armée nationale, comptait sur les rescapés que nous serions — une fois la France totalement occupée — pour défendre son Empire à elle, qui avait laissé sombrer le nôtre.

Heureusement, le maréchal Pétain se rendant compte de la situation arrêta l'hémorragie désormais inutile, par la demande d'Armistice.

A Londres ce fut de la folie. La France pourtant était occupée jusqu'à Bordeaux, Clermont-Ferrand et Valence. La France n'avait plus d'armée en état de combattre ; elle manquait de chars, d'avions, de munitions et n'opposait plus que 54 divisions désorganisées et squelettiques à 161 divisions allemandes dont 11 blindées et 80 divisions fraîches en réserve qui n'avaient pas encore participé au combat, et notre pays osait demander l'armistice ! C'était monstrueux de l'avis de ces Messieurs de la Cité de Londres qui, après avoir lâché leurs frères d'arme, sentaient que l'heure approchait où la lutte terminée chez nous, leur ferait connaître à leur tour les horreurs de la guerre. A partir de cette minute, tous les soirs, ils essayèrent par la radio de nous rallier à leur cause.

« Français, disaient-ils, hommes intrépides, qui avez fait votre devoir chez vous, venez maintenant continuer la lutte chez nous. C'est encore votre devoir ».

Nous nous regardions ahuris. Certains, pourtant, ne sachant plus que penser, en proie à une crise de conscience terrible, se demandaient si le devoir n'était pas de rejoindre l'Angleterre et le général de Gaulle, pour continuer à se battre.

Là-dessus, coup de tonnerre : MERS-EL-KEBIR.

Nos plus belles unités coulées lâchement quand elles étaient à l'ancre. 2.000 marins français, des semaines après l'armistice, sauvagement assassinés par nos alliés de la veille.

Le prétexte : ces unités pourraient un jour être une tentation pour l'ennemi d'hier. Alors que nous savions que le maréchal Pétain, soucieux avant tout de l'honneur national, avait accepté les conditions d'armistice à la condition expresse justement que la flotte française ne servirait jamais contre nos ex-alliés.

Le « Dunkerque » ce joyau de notre flotte, qui avait participé au sauvetage des troupes britanniques, à Dunkerque même, écrasé par les canons anglais, qui s'étaient tûs pendant notre retraite. Quel symbole ! Toute la France serra les poings. Et j'ai souvenir dans ce Camp, où avaient abouti après tant de souffrance, tant de braves bougres représentant les rescapés de notre armée, avoir vu pleurer de rage des hommes qui n'avaient pas sourcillé sous le feu. Quelle veillée, ce soir-là ! Veillée funèbre ! Les uns pleuraient un nouveau disparu, assassiné par des alliés, d'autres pleuraient notre marine glorieuse, jusque-là ayant peu souffert de la guerre, d'autres pleuraient leurs illusions... Mais ce soir-là, tous les vrais combattants avaient arraché définitivement l'Angleterre de leur cœur.

Mers-El-Kébir a été le tombeau de l'ex « entente cordiale ».

Depuis nous devons connaître les insultes quotidiennes de la Radio contre ce splendide soldat qui s'appelle Pétain. Le blocus ridicule et criminel contre les français. Blocus qui ne lèse que la France — Les allemands n'ayant que faire des quelques provisions pouvant rentrer en France non occupée alors qu'ils peuvent se procurer tout ce dont ils ont besoin dans toute l'Europe.

Mais il devait y avoir mieux !

Le 23 septembre, la flotte anglaise forte de plusieurs cuirassés, croiseurs et transports de troupe, mouillait devant Dakar, sous les ordres de l'ex-général français de Gaulle : l'insulteur du Maréchal Pétain, le traître au service de l'Angleterre.

Après avoir lancé un ultimatum scandaleux et reçu cette fière réponse du gouverneur Boisson « J'ai reçu de la France, la mission de défendre le Sénégal, je le défendrai », l'ex-général de Gaulle faisait ouvrir le feu des canons anglais sur les français de la Colonie. Des centaines de morts et de blessés, dont plus de la moitié étaient des civils devaient s'ajouter à ceux de Mers-El-Kébir.

Incroyable, et pourtant vrai.

Français, les raisons de ce nouvel attentat sont limpides. La vérité, sur cette expédition, est que l'Angleterre ne peut vivre sans les Indes. Or, il y a deux routes des Indes : celle qui passe par Suez et Gibraltar, que les Anglais ont abandonnée parce qu'impraticable pour eux, et l'autre qui passe par le Cap, l'Océan Atlantique du Sud et Dakar. Celui qui est maître du Cap et de Dakar est maître de cette route. Dakar n'est pas anglais, les bateaux britanniques ne peuvent plus s'y arrêter pour « charbonner », donc il doit devenir anglais.

Ce qu'il y a d'odieux c'est que pour cet acte nouveau de gansterisme dirigé contre la plus vieille colonie française, il se soit trouvé comme agent exécuteur, un aventurier français.

L'Angleterre voyant la France vaincue, abat le masque et se dit que l'heure est venue de la curée. Qu'importe si la France en est là par sa faute. Albion aura toujours dans son égoïsme éternel ce grief contre nous : nous n'avons pas voulu nous faire tuer jusqu'au dernier pour elle, nous n'avons pas voulu, la lutte terminée sur notre sol, aller grossir les troupes des Dominions sur le sien.

Il faut que les Anglais sachent une bonne fois, que la France n'est plus dorénavant au service de personne, qu'après avoir fait la preuve dans le malheur, du désintéressement de certaines amitiés, elle s'est ressaisie.

Qu'elle songe aujourd'hui, à enterrer ses morts, à panser ses blessures, et à recommencer à vivre en mettant de l'ordre dans ses affaires et dans ses institutions, qu'elle est décidée à chasser de son sol, tous ceux qui, agents de l'Angleterre et payés par la Cité de Londres, l'ont conduite à la défaite : c'est-à-dire les francs-maçons et les juifs, qu'elle est décidée à honorer le travail, à défendre la famille, et à recréer le culte de la patrie impériale française.

La France nouvelle est, enfin, en train de redevenir vraiment française. Elle est décidée à détourner ses regards de l'Angleterre et à apporter à l'Europe nouvelle son concours le plus entier.

Nous mourrions en France de deux maux : notre système falsifié politique et nos illusions. Le premier est aboli, les secondes sont détruites. La France, après cette maladie, reprendra la route glorieuse de ses destins.

René SAINT-ROMANS,
Sous-officier de chasseurs alpins.
(Croix de guerre 1940.)

18 Novembre 1940

MISE AU POINT

Une personnalité d'un pays neutre, M. Georges Oltramare, qui fut chef du mouvement nationaliste suisse, vous donne, aujourd'hui, son avis sur le mécontentement qu'expriment certaines lettres anonymes adressées à Radio-Paris.

Au fond, rien n'est plus amusant que de recevoir des lettres anonymes. On a l'impression d'être interpellé, un soir de Carnaval, par des masques qui, non contents d'avoir le visage caché, dissimulent jusqu'à leur voix. Il est seulement regrettable que tant de masques se montrent injurieux et grossiers. On voudrait que le mystère de l'incognito ne servit pas de voile à la mauvaise éducation.

Mais à Radio-Paris, chers auditeurs, nous n'avons pas trop à nous plaindre.

Nous recevons beaucoup, beaucoup de lettres, des centaines à chaque courrier, et la plupart d'entre elles sont signées. Au début il y en avait bien quatre sur dix qui contenaient des réflexions désobligeantes. Aujourd'hui, la proportion est renversée, et pour une lettre où l'on nous critique sans ménagement, il y en a bien une vingtaine où l'on veut bien approuver notre action, vanter nos efforts, et féliciter nos collaborateurs.

S'il y a encore des Français mécontents, cela est explicable. Nous comprenons fort bien qu'un pays qui a voulu la guerre, qui l'a déclarée et qui l'a perdue, ou plutôt qui prétend l'avoir déclarée sans la vouloir et qui ne l'avait certes pas déclarée pour la perdre, manifeste une certaine mauvaise humeur.

Mais pourquoi, dans les lignes que nous adressent des Parisiens ombrageux, la déception se devine-t-elle ? On dirait vraiment que la bonne foi des braves gens a été surprise et que le régime d'occupation, par exemple, n'a pas répondu aux espoirs qu'on avait mis en lui.

Vraiment c'est à croire que dans la patrie de Descartes et de Voltaire, la logique et le bon sens ont fait place aux illusions et aux rêveries.

On a commencé, avant la défaite, au moment où les armées du Reich avançaient sur Paris, à répandre de bouche en bouche, les fables les plus invraisemblables : on parlait de femmes violées, de mains coupées, d'enfants martyrisés, de prêtres fusillés, de vols, de pillages et de sadisme.

4 17402 II

18 Novembre 1940

Le 15 juin, ce fut un étonnement joyeux. Ces buveurs de sang étaient corrects, ces Barbares avaient du tact et des manières, ces sauvages se comportaient en vrais civilisés !

Il faut reconnaître que le peuple de France revint vite de ses erreurs et abandonna de la meilleure grâce les préjugés et les idées fausses que lui avait inculqués une propagande imbécile et mensongère.

Mais ensuite, qu'arriva-t-il ? On se reprit à rêver et parce que les Allemands n'avaient commis aucun des actes féroces dont on les croyait capables, on s'imagina que l'armistice serait le signal d'une embrassade générale et que les occupants n'étaient là que pour arranger les affaires des occupés et réparer les fautes, toutes les fautes, de la Troisième République.

L'excès de crainte se changea en un excès d'optimisme. On oublia que la guerre n'était pas terminée, on oublia que les nécessités militaires obligent les vainqueurs à des mesures rigoureuses, et la déception qui en résulta fut aussi vive que la bonne surprise qu'on avait éprouvée aux premiers jours de l'occupation.

C'était comme si le vainqueur avait trompé le vaincu. Mais oui, quelque absurde que cela puisse paraître, on accuse ici et là les Allemands de ne pas avoir tenu leurs promesses. Quelles promesses ? Les lettres anonymes ni la rumeur publique ne répondent sur ce point.

Quelles promesses ?

Les Allemands avaient-ils quelque chose à promettre à ceux qui, excités par l'Angleterre, avaient juré la perte du Troisième Reich et son démembrement ? Il est absurde de soutenir qu'ils ont manqué de parole. L'Allemagne n'a jamais fait qu'une promesse, une seule, à la France comme aux autres nations : elle a promis qu'elle supprimerait le Diktat de Versailles, et cette promesse elle l'a tenue.

Voyez-vous, chers auditeurs, ceux qui s'obstinent à nier les faits font une œuvre vaine et même dangereuse. Une collaboration ne sera vraiment possible que si l'opinion juge la réalité selon les règles de la sagesse et de la raison.

Les temps sont difficiles et nul ne songe à le nier. Mais il faut se rappeler que le régime imposé par les Alliés en 1918 à la Rhénanie était autrement plus sévère et comportait des vexations et des humiliations qui ont été épargnées aux Français de 1940.

Ce que la population doit endurer est la conséquence directe des fautes anciennes.

En cherchant à déplacer les responsabilités, on ne fait que créer des malentendus qui empêcheraient à la longue cette entente loyale à laquelle aspirent, non seulement le Maréchal Pétain, mais tous les hommes de bonne volonté.

Georges OLTRAMARE.

UN SIECLE DE RELATIONS FRANCO-BRITANNIQUES

L'attitude agressive de l'Angleterre à l'égard de la France depuis l'armistice et les attaques auxquelles elle s'est livrée contre nous à Mers-El-Kébir et à Dakar, ont profondément troublé la conscience des Français, qui avaient pris l'habitude de considérer les Anglais comme des amis loyaux et fidèles, même quand, par la force des choses, ils cessaient d'être des alliés.

Cette amitié franco-britannique date toutefois d'une époque assez récente, et même dans les moments où elle semblait le mieux affermie, elle a donné lieu à des mécomptes.

Sans remonter à la guerre de Cent ans et à Jeanne d'Arc, à la guerre de Sept ans où l'Angleterre nous prit nos colonies, ni aux guerres du Premier Empire, il suffit d'évoquer l'histoire du dernier siècle pour en être convaincu. La position actuelle des deux pays n'est pas un fait exceptionnel, c'est, pourrait-on presque dire, le retour à une tradition.

Au lendemain de son avènement, Napoléon III, qui veut assurer sa situation personnelle en Europe, s'est tourné vers l'Angleterre. Celle-ci est, alors, engagée à fond dans les affaires d'Orient avec la Turquie, contre la Russie. L'empereur se met à la remorque. Le prince Albert, mari de la reine Victoria, écrit : « La France fera ce que nous voudrons : la paix ou la guerre ». Et la France poussée par l'Angleterre, fait la guerre de Crimée. Elle est plus pénible qu'on ne le prévoyait. La France y fournit le principal effort : 80.000 hommes, en regard 50.000 Anglais et Turcs. Le choléra sévit. L'opinion s'inquiète. La victoire vient pourtant. Mais au Congrès de Paris qui discute la paix, la France n'obtient aucun avantage. Seuls les vœux de l'Angleterre sont réalisés. Et l'Angleterre, n'ayant plus besoin de l'aide française, se désintéresse de la politique napoléonienne.

Entre temps, la reine Victoria est venue à Paris, au mois d'août 1855. On n'y avait pas vu de souverain britannique depuis 1422. Cette visite, Victoria la rêvait depuis longtemps. Mais, quand il en avait été question pour la première fois, en 1843, le sentiment public s'était cabré. A cette occasion, le chroniqueur de *L'Illustration* écrivait, le 9 septembre 1843 : « La reine Victoria aurait pu se rendre à Paris. A coup sûr, comme femme et comme jeune femme, elle n'y aurait rencontré qu'égarés et politesse. Mais être poli et être empressé ce sont deux choses différentes. Paris a donc de la rancune ? Non, mais il a de la mémoire ». Et le même chroniqueur ajoutait : « Quant à l'amour des deux peuples il est sans doute de leur intérêt de s'entendre le mieux possible mais de ne pas trop s'aimer. L'amitié extrême est comme l'amour excessif. Elle se donne tout entière, sans garantie ni sûreté, et dans ces passions à deux, il y en a pres-

4 174022

que toujours un qui perd sa volonté, tandis que l'autre la garde, et celui-là finit par être la dupe de l'autre. » Réflexions judicieuses, qui pourraient être d'hier.

C'est un peu plus tard que la France et l'Angleterre se rencontrèrent en Egypte. Depuis l'expédition de Napoléon 1^{er}, l'Egypte était restée profondément imprégnée d'influence française. La percée de l'isthme de Suez, par Ferdinand de Lesseps, avait encore ajouté à notre prestige. L'Angleterre, d'abord formellement opposée à la construction du canal et qui avait tout mis en œuvre pour l'empêcher, n'eut plus d'autre dessein, quand il fut construit, que de se l'approprier. Par l'entremise de la Banque Rothschild, en 1875, elle achetait secrètement au vice roi d'Egypte, alors très gêné, ses 176.602 actions et s'assurait ainsi la majorité dans les assemblées de la Compagnie. En 1882, sous prétexte de réprimer l'insurrection d'Arabie, elle occupait militairement le canal. En même temps, elle imposait à toute l'Egypte une tutelle qui dure encore. La France avait été définitivement évincée.

Malgré tout, elle n'avait pas perdu l'espoir que l'occupation anglaise en Egypte ne serait que temporaire. En tout cas, on ne la considérait pas en France comme un obstacle de principe à notre propre expansion africaine. On était en train de créer notre Empire de l'Afrique Equatoriale. Une expédition française, sous les ordres du capitaine Marchand, avait poussé jusqu'au Soudan et en juillet 1898, s'installait à Fachoda, sur le Haut-Nil. Aussitôt les Anglais organisèrent une autre expédition par l'Egypte, arrivèrent devant Fachoda, et intimèrent aux Français l'ordre d'en partir. Marchand refusa. L'Angleterre nous menaçait de la guerre. La tension était extrême. La France, pour sauver la paix, abandonna Fachoda. Mais la vague d'anglophobie qui en résulta dura plusieurs années. Elle était si vive que, quand la reine Victoria, très malade, voulut en 1899, aller sur la Côte d'Azur, elle dut traverser la France en se cachant sous un faux nom. Et lorsque le roi Edouard VII, après son couronnement, vint à Paris, des manifestations hostiles éclatèrent encore sur son passage.

Ce fut pourtant Edouard VII qui, d'accord avec Delcassé, opéra le rapprochement de l'Entente Cordiale. C'est que l'Angleterre, inquiète de la concurrence commerciale de plus en plus grande que les Allemands lui faisaient dans le monde, avait besoin d'un allié continental contre l'Allemagne.

Vint la guerre de 1914. A peine était-elle terminée que les dissentiments franco-britanniques reprenaient. Dans le nouvel aménagement des possessions d'Outre-Mer, l'Angleterre se taillait la part du lion, frustrant ainsi l'Italie des promesses qui lui avaient été faites.

Cependant la France établissait son mandat en Asie Mineure. L'Angleterre suscitait alors contre elle une de ses créatures, l'Emir Fayçal, que la France dut réduire par les armes. En 1925, éclatait la révolte syrienne. Si elle fut si difficile à réprimer, c'est parce que les bandes syriennes allaient se reconstituer en Palestine et en Irak, c'est-à-dire dans les territoires sous contrôle britannique, avec la complicité de l'Intelligence Service.

Une fois encore, dix ans plus tard, la France allait être victime de l'Angleterre. On venait de signer avec l'Italie les accords de Rome de 1935, qui aplanissaient tous les différends. Mais lors de la guerre d'Ethiopie, l'Angleterre obligea la France à suivre la néfaste politique des sanctions, qui altéra de nouveau les rapports avec l'Italie.

Dernier épisode : la guerre de 1939. Elle ne se serait probablement pas produite si l'Angleterre n'y avait jeté la France. Mais quand celle-ci fut contrainte, par la défaite, de demander l'armistice, l'Angleterre en a profité pour essayer de mettre la main sur tout ce qui lui restait : sa flotte et ses colonies.

En somme, depuis un siècle, toutes les fois que l'Angleterre a eu besoin de la France, elle s'est servie d'elle pour ses propres intérêts, quitte à l'abandonner ensuite. Toute alliance franco-britannique a été une association dont l'Angleterre a cherché à prendre la direction afin de l'exploiter à son profit. De toute guerre faite en commun par la France et l'Angleterre, c'est la France qui a supporté le principal poids, comme de toute victoire franco-britannique, c'est l'Angleterre qui a retiré le plus d'avantages. Et toutes les fois que la France a paru prendre trop d'importance ou que son expansion a porté ombrage à l'impérialisme britannique, l'Angleterre n'a pas hésité à travailler contre elle.

Voilà la leçon de l'Histoire. Elle est particulièrement opportune à rappeler aujourd'hui que l'Angleterre prétend être seule juge des intérêts de la France et affecte de les défendre, même contre le gouvernement français.

ROBERT de BEAUPLAN.

4 174023

20 Novembre 1940

« LES DEUX ZONES »

Il est une expression, mes chers auditeurs, que nous employons trop souvent. C'est celle de « zone libre », par laquelle nous désignons l'ensemble des territoires non occupés.

Certes, nous savons que depuis la convention d'armistice, notre pays est partagé en deux zones distinctes. Il n'en demeure pas moins « la France », une seule France qui a besoin d'être plus unie que jamais.

Une grande partie du territoire est occupée. L'armée qui l'occupe est en guerre, ne l'oublions pas. Il en résulte pour nous certaines obligations, certaines disciplines que nous devons accepter comme un tribut normal, qui a ses précédents dans l'histoire du monde.

Mais cette différence entre les deux zones, si elle existe de fait, ne doit pas exister dans les esprits. Français, ouvrons bien les yeux ; essayons de voir plus loin, bien au-delà des soucis de notre vie quotidienne. Nous comprendrons alors que la *ligne de démarcation n'est pas une vraie frontière.*

Notre peuple est à la recherche d'une formule nouvelle, d'un idéal élargi : va-t-il suspendre son effort pour une question de passeport, de correspondance limitée, de trafic difficile ? Nous ne voulons pas le croire. La France, la seule et grande France, est au-dessus de tout cela.

Aujourd'hui plus que jamais, il faut que cesse les querelles et les dissensions. Chicaniers, bourgeois aigris ou mercantis insatiables, éternels empêchements de vivre en rond, cessez une bonne fois vos discordes, qui font du mal à la France. Ne prétendez plus à tort et à travers qu'en « zone libre » on fait ceci, et en zone occupée cela. Ne vous obstinez pas à démontrer que les français du nord et ceux du midi n'ont plus la même mentalité ni le même cœur. Ce sont là des sottises néfastes, propagées par votre ignorance ou votre crédulité.

Vous voulez une frontière ? Cherchez-la plus loin, au bord de la mer. C'est là que l'orgueil et l'égoïsme britanniques tentent de nous retenir prisonniers. C'est là qu'un peuple épris d'hégémonie et de domination exerce son blocus, dans l'espoir d'affamer nos enfants et nos femmes, et de nous plier ainsi à ses lois.

Zone libre ? Zone occupée ? Comme ces mots ont changé... Car aujourd'hui, ceux qui « occupent » nous tendent la main sans arrière-pensée ; et ceux qui nous parlent de « libération » ne songent qu'à nous dominer de nouveau par l'exécrable puissance des maçons, des juifs et de l'or....

Français qui veulent deux France, taisez-vous ! La parole est à ceux qui ne font pas de différence. Leur chef est le maréchal Pétain, conducteur de la France nouvelle. C'est lui qui nous mène vers l'avenir plus vaste, vers la grande collaboration de demain. Alors les mots « zone libre » prendront leur véritable sens, pour tous ceux qui l'auront suivi.

Georges COMTOIS.

21 Novembre 1940

UNE FEMME S'ADRESSE AUJOURD'HUI A TOUTES LES FEMMES DE FRANCE !

A la fin de la guerre mondiale, celle qui devait être la dernière, le Sénat déclara en séance solennelle « que les Françaises avaient bien mérité de la Patrie ! »

Ce fut tout, et vingt ans après, on arrachait à nouveau aux femmes, leurs enfants et leurs maris, pour les envoyer sur les champs de bataille.

Ainsi le même calvaire recommençait. Confiantes dans les belles paroles des hommes politiques, femmes, vous aviez fondé une famille. Par votre travail, vous aidiez à la production du pays, vous étiez de bonnes contribuables, et même vous prêtiez vos économies à l'Etat, en prenant des livrets de caisse d'épargne, et en souscrivant aux emprunts.

Pour arriver à quoi ?

Comme autrefois, vous avez vu vos foyers détruits. Privées des ressources du mari, vous avez subi la gêne, presque la misère. Beaucoup d'entre vous ayant perdu leur situation ont connu les longues attentes vaines dans les offices de placement. Femmes seules, qui viviez honorablement de votre travail, vous vous êtes trouvées réduite à la maigre allocation de chômage.

Et maintenant ?

N'est-ce pas vous, femmes, qui en ces jours de ravitaillement difficile, vous astreignez à faire la file ? N'est-ce pas à vous qu'incombe le délicat problème des repas ? N'arrivez-vous pas, grâce à des combinaisons savantes, à nourrir à peu près normalement mari et enfants. Il faut que votre esprit pratique trouve le moyen de faire la lessive sans savon, la cuisine sans beurre, et la salade sans huile. Vous devez équilibrer le budget familial avec un salaire restreint, heureuses encore, d'avoir vu revenir votre mari.

Vous avez supporté toutes les angoisses de la guerre, et c'est encore sur vous que retombent, après la défaite, toutes les difficultés de la vie quotidienne.

Avez-vous envie de voir ces difficultés s'accroître ?

Quand votre fils ou votre mari actuellement prisonnier vous sera rendu, voulez-vous qu'il revienne dans un pays ruiné, et qu'après les mois de captivité, il connaisse les mois de chômage ?

Jeunes filles devant qui l'avenir s'ouvrait plein de promesses, acceptez-vous une vie amoindrie et misérable, ou au contraire, préférez-vous au bonheur auquel votre jeunesse vous donne droit ?

Mères de famille, n'êtes-vous pas inquiètes du sort qui attend vos enfants ?

Vieilles gens, qui comptez sur quelques petites rentes pour la sécurité de vos dernières années, que ferez-vous le jour où l'Etat, ruiné, ne pourra plus payer ces rentes ?

La France est actuellement une maison de commerce qui a fait faillite, mais à laquelle un créancier généreux offre de prêter de l'argent, pour se relever.

4 174024

22 Novembre 1940

Au lieu d'exiger brutalement les réparations et l'indemnité d'une défaite, le vainqueur propose une collaboration.

Femmes françaises, qu'une fausse littérature présente à tort comme des poupées frivoles, vous sur qui le pays a toujours pu compter aux heures critiques, vous qui avez tant de courage, et aussi, tant de bon sens, allez-vous rester passives ? Permettez-vous, qu'une coalition d'intérêts, qui est loin de représenter la vraie France, ferme à jamais la route de l'avenir ?

Oubliez-vous que vous êtes toujours les premières sacrifiées. Tout dernièrement encore, pour remédier au chômage, n'a-t-on pas songé à retirer aux femmes leur libre droit au travail ?

Femmes de France, si vous souhaitez que la vie reprenne normalement, si vous ne voulez pas qu'un jour vos enfants vous demandent des comptes, aidez à la collaboration !

Votre influence ne s'exerce ni par de grandes formules, ni par des articles de journaux, ni par des réunions publiques ; elle est plus efficace, c'est l'influence de la vie journalière.

Nul homme, plus que le Français, n'a autant de confiance dans la femme qu'il aime. A la passion, à la rancune, si compréhensibles soient-elles, opposez des paroles d'apaisement. N'avez-vous pas assez vu de haine, voulez-vous donc qu'éternellement les hommes se battent au lieu de s'entendre ?

Vous les heureuses, que la guerre a épargnées dans leurs affections, pensez-vous que deux millions de Françaises pleurent devant la photo d'un mari ou d'un fils prisonnier ?

Ces hommes retenus en captivité, ces hommes qui sont les sacrifiés de cette guerre, a-t-on le droit de disposer sans eux et pour le pire, du sort de leur pays, et croyez-vous qu'ils soient contre la collaboration ?

Laissez de côté un faux patriotisme, tapageur et néfaste, ne croyez pas ces fausses nouvelles propagées par ceux qui veulent à tout prix, empêcher un rapprochement franco-allemand. N'écoutez plus la propagande juive ni la propagande anglaise. Soyez les femmes clairvoyantes et pratiques qui savent si bien, dans la vie privée, tirer le meilleur parti de tout, et pour finir, écoutez le jugement que porta sur vous une américaine :

C'était en 1930, un congrès féminin réunissait à Genève, des femmes d'affaires de quatorze pays. A l'heure des discours, la Présidente, une des Américaines les plus connues de New-York, prononça ces paroles :

« Quand nous sommes venues en Europe, nous pensions pouvoir faire beaucoup pour vous. Nous sommes si riches, tout ce qui se mesure, tout ce qui se pèse, tout ce qui s'achète et se vend, nous pouvons vous le donner. Seulement, nous avons vu les Françaises, et nous comprenons que leur rôle est encore supérieur au nôtre, car nous, ne pouvons donner que la possibilité de vivre, tandis que vous Femmes de France, vous donnez : la joie de vivre ! »

Femmes de France, dans les jours pénibles que nous traversons, vous avez un rôle à jouer : celui de préparer un avenir meilleur dans la paix.

Vous le pouvez, restez simplement ce que vous étiez, celles qui apaisent, qui conseillent, qui consolent, qui font espérer. Celles qui donnent la joie de vivre.

Anne MONTJOUX.

AUX FRANÇAIS DE FRANCE

Français de la France il y aurait bien à vous dire et surtout à vous mettre en garde contre un traquenard dans lequel d'aucuns d'entre vous seraient tentés de se jeter tête baissée, comme des papillons qui vont se précipiter dans la flamme et se brûler.

Croyez bien que nous ne vous parlons pas sur un mot d'ordre, encore moins que nous sommes inspirés ; nous parlons en toute liberté — n'en déplaise à Londres — car s'il n'en devait pas être ainsi, nous nous tairions.

Depuis quelques jours, la Radio anglaise se livre à une besogne inqualifiable, souvent par la voix des Français d'Angleterre. Que ces derniers se débrouillent avec leur conscience ! Tant mieux pour eux s'ils ne connaissent pas un jour la cuisante morsure du remords ! Donc, depuis quelques jours on fouaille l'opinion française — celle qui croit faire acte de patriotisme en écoutant Londres — on l'excite avec des arguments habiles ou faciles, on lui fait un tableau désolant de tous les malheurs qui l'attendent... Nous ne discuterons pas là-dessus. Le déroulement de ce tableau si sombre a, lui, un but clair.

Comment peut-on décourager de gaieté de cœur ceux qu'on prétend ses amis ? Quel nom mérite une pareille amitié ? Ne devrait-on pas, au contraire, encourager ceux qui souffrent quand on est de vrais amis.

Oh ! le but poursuivi avec ténacité est bien facile à deviner ! On veut pousser les Français à un coup de désespoir, de folie, les amener au sabotage, à l'émeute, peut-être à la révolution, ou à la sécession, ce qui serait un résultat désiré : une chouannerie resuscitée quelque part dans des provinces d'accès difficile, ou bien le coup de Quiberon, réédité si l'on pouvait remettre un pied en France.

Allez-vous tomber dans ce panneau grossier, et faire quelque folie, non seulement inutile, mais pas même justifiable ?

N'oubliez pas que, pour créer quelques difficultés à ses adversaires, pour avoir même un court répit, l'Angleterre aux abois considérerait qu'elle n'achèterait pas trop cher cet avantage au prix de la vie de milliers de Français.

Oh ! on vous jetterait des fleurs, jusques et y compris la palme du martyr — cela ne coûte pas plus.

Anglais, qui prétendez être des gentlemen, et pratiquer le fair-play, avez-vous fini votre sale besogne ? avez-vous fini de souffler vos conseils perfides à notre pauvre peuple qui, déjà, a souffert assez à cause de vous ?

Et, vous autres, pourquoi vous en prenez-vous à l'effet plutôt qu'à la cause ? Vous avez oublié maintenant ceux qui ont amené la catastrophe, ceux dont vous devriez maudire l'aveuglement, la sottise, la légèreté, criminelle ? Ne vous raidissez pas en fermant les yeux dans une fierté nationale outragée et déraisonnable. A quoi sert désormais cette intransigeance farouche ? Croyez-vous que l'honneur du pays réclame des gestes insensés ?

Et vous, jeunes gens qui faites des démonstrations inconsidérées, qui, de la part de la jeunesse, sont encore plus incompréhensibles ? Que les vieillards n'aient rien compris, on leur pardonne, mais vous ? qui donc vous a soufflé des conseils funestes à l'oreille ?

Enfin, au nom du peuple de France, tous, réfléchissez et comprenez que vos bons apôtres de conseillers ne se soucient ni de vos intérêts, ni de vos existences, qu'on vous a sacrifiés d'avance, qu'on n'hésitera pas à jeter vos corps dans la balance, même s'ils ne font pencher qu'un peu le fléau, même si l'on doit empiler cadavres sur cadavres.

Et il y a autre chose qu'il faut dire et répéter.

Nous ne sommes plus au temps des guerres de Nation à Nation, de ces parties jouées, gagnées, perdues, avec des revanches et des belles.

N'en avez-vous pas assez de ces luttes éternelles qui toujours creusent un fossé plus profond entre les peuples d'Europe ?

Il ne s'agit plus, à vrai dire, aujourd'hui, d'une guerre ordinaire ; c'est une sorte de révolution qui secoue notre vieux monde et a brisé notre vieille machine à fin de course... Nous pouvons nous relever ; une occasion unique dans l'Histoire, s'offre à nous. Si nous le voulons, la trace de nos malheurs pourra s'effacer ; si l'on a pu désespérer à la vue du naufrage de notre patrimoine national, il reste une voie ouverte, un avenir auquel on peut se dévouer et qui mérite qu'on s'y dévoue.

Ah ! ne vous arrêtez pas aux mots, aux couleurs, aux étiquettes, aux façades ; il n'y a que la vie meilleure des hommes qui compte ici-bas.

MORGIN DE KEAN.

25 Novembre 1940

DES ANGLICISONS LA LANGUE FRANÇAISE.

Il semble que, depuis quelque temps, le nombre des enseignes parisiennes à consonnance britannique tende à diminuer. On voit moins de *English Tailor* ou de *London's Bar*, de *Hair Dresser*, de *Luncheon* et de *Five O'clock Tea*.

C'est surtout à partir de l'autre guerre que ce foisonnement, d'anglomanie sévissait chez nous. Il était devenu assez agaçant et souvent même, ridicule. Passe encore pour Paris, qui est une ville cosmopolite. Mais il s'était répandu dans les provinces et jusque dans les campagnes, où il donnait lieu, parfois, aux effets les plus inattendus. Je me rappelle, par exemple, mon étonnement, en traversant un petit village de Provence, qui devait bien compter 5 ou 600 habitants, d'apercevoir, sur l'unique place, une boutique délabrée et vétuste, qui affichait orgueilleusement au-dessus de sa porte d'entrée : *Hair dresser marseillais*...

Notre malheureuse langue française était littéralement envahie et chacun de nous, inconsciemment, contribuait à cet envahissement. Quand on rencontrait un camarade, on n'échangeait pas avec lui une poignée de main, mais un *shakehand*, on allait avec lui non point boire un verre, mais un *glass* ou un *drink*, et l'on disait, non au garçon, mais au *barman* qui vous préparait une mixture : *Dry*, ou *Half and half* ! On reconfortait son ami d'un cordial *cheer up* ! Si l'on tombait d'accord avec lui on lui disait : *O. K.*, car l'anglomanie nous est aussi venue par l'Amérique, et l'on se séparait sur un affectueux *Good bye* !

Votre appartement moderne se serait cru déshonoré s'il n'avait pas eu son *hall*, sa *bay-window* et son *cosy-corner*. Dans un hôtel, vous cherchiez, non le lavabo, mais le *lavatory*, vous appeliez non pas le chasseur, mais le *groom*, et vous vous faisiez saluer, pour un pourboire, par le *lift-boy*. Un homme bien élevé, c'était, pour vous, un *gentleman*. S'il était élégant, vous le déclariez *smart*, ou *fashionable* ; prétentieux, c'était un *snob* ; s'il vous paraissait « à la page », il était *up to date*, s'il brassait des affaires, vous lui donniez du *businessman*. Vous félicitez un concurrent loyal de se montrer *fair-play*. Vous n'alliez pas à une réunion politique, mais à un *meeting*, qui, dans une bouche populaire, devenait un « métingue ». Vous ne fréquentiez pas les hippodromes, mais le *turf*. Dans votre journal, l'article de tête était un *leader*, et vous ne lisiez pas le compte rendu d'une conversation ou d'un entretien avec un personnage célèbre, mais son *interview* dont, vous ne saviez pas, d'ailleurs, au juste s'il fallait dire « un » ou « une » *interview*. Au

4 174026

cinéma, vous admiriez non les vedettes, mais les *stars*, et vous vous laissez prendre au charme pervers de la *vamp*.

Il ne faut évidemment pas pousser l'ostracisme trop loin et les langues ne demeurent vivantes que dans la mesure où elles se font des emprunts mutuels, qui reflètent le plus souvent l'état des mœurs. Certains vocables étrangers finissent par s'acclimater tout à fait. Nous ne pensons certainement plus, par exemple, que l'officielle redingote de nos cérémonies n'est autre que le *reading coat*, ou manteau pour conduire, du dix-huitième siècle britannique. Nous continuerons à voir, sur nos plages, des *shorts* et des *slips*. Comment les désigner autrement ? Nous mangerons toujours des *beefsteaks* et des *mutton chop*, lorsque notre carte de viande nous le permettra. Nous n'aurons pas la cruauté de refuser aux jolies femmes le droit au *flirt*, quitte à nous rappeler que le mot avait déjà traversé la Manche dans l'autre sens, puisqu'il vient du vieux verbe français « fleureter », ou « conter fleurette ». Nous adopterons le *confort* qui, s'il est, à l'origine anglais, est devenu, aussi, une chose française, et nous pratiquerons le *sport* sans lui chercher un équivalent, plus ou moins exact, tel que : « exercice physique », qui serait beaucoup plus encombrant.

Le sport... C'est par lui que les vocables anglais ont surtout fait irruption dans notre langue. Mais, ici, nous étions désarmés, car nous n'avions pas de synonymes à utiliser. Un départ sera donc toujours donné par le *starter*. D'un boxeur sur le *ring* nous dirons qu'il est *groggy* ou qu'il a été mis *knock-out*. Les fervents des Six Jours s'enthousiasmeront encore aux *sprints* et les coureurs cyclistes prendront part à des *cross-countries*. Il n'en serait pas moins opportun que, dans chaque sport en particulier, ceux qui en ont la charge s'évertuent soit à trouver des équivalents, soit à proscrire les mots anglais, quand ils ne sont pas absolument indispensables. Un excellent exemple a été donné en ce sens par la Fédération Française de Tennis, qui a prescrit à ses membres, dans les tournois internationaux, de faire en français leurs annonces de jeux et de partie.

On dira, peut-être, que ce sont là des vétilles et que la chose, au fond, n'a pas grande importance. Mais une langue doit savoir se défendre contre les invasions. C'est dans cet esprit qu'au seizième siècle Joachim du Bellay a écrit son ouvrage fameux : *Défense et illustration de la Langue Française*. Il ne s'agissait pas, à l'époque, d'anglomanie, mais l'italomanie, ce qui est à peu près la même chose. Les élégants croyaient indispensable d'émailler sans cesse leur langage de termes italiens. Joachim du Bellay et ses amis de la Pléiade ont réussi à guérir leurs contemporains de ce défaut, et il n'y a pas de raison pour que nous ne fassions pas de même.

L'emploi abusif de termes étrangers tient tantôt à une paresse d'esprit, parce que l'on ne se donne pas la peine de trouver dans sa propre langue des substituts, et tantôt à une affectation, comme si l'on faisait preuve de culture et d'une distinction d'esprit particulière en recourant sans cesse à la langue du voisin. Nous vivons en un temps où la connaissance des langues n'a pourtant rien d'ex-

ceptionnel et où c'est au contraire leur ignorance qui pourrait être tenue comme une absence de culture.

Mais, il y a plus. L'anglomanie, dans notre vocabulaire, a correspondu chez nous à une époque où un anglosaxonisme à outrance était venu dangereusement corrompre le génie propre de notre race. Du fait, de l'autre guerre, qui fit séjourner parmi nous de façon durable des milliers d'Anglais et d'Américains, les couches profondes, elles-mêmes, avaient été atteintes. Les Anglo-Saxons avaient fait école. Nous les avons admirés et nous les avons imités. Or, que voyions-nous en eux ? Des gens pratiques, qui ne s'embarrassaient pas d'intellectualité. Des hommes d'affaires, pour qui le seul critérium de valeur humaine était l'argent. Gagner de l'argent : tel apparaissait le but de l'existence. Tout ce qui n'y concourait pas était perte d'énergie, d'activité et de temps. A tous les échelons sociaux, on ne cherchait qu'à s'enrichir pour jouir. C'était le règne des nouveaux riches, adulés et enviés. Nous nous efforçons, aujourd'hui, de réagir contre cette mentalité et de retrouver le véritable sens de la vie dans les vertus traditionnelles du travail. Nous cherchons aussi, par tous les moyens, à restaurer l'âme française dans sa cohésion nationale. Pour vivre et pour penser français, il faut aussi parler français, et voilà pourquoi, même quand il s'agit de vocabulaire, une croisade contre l'anglomanie peut être salutaire.

R. de BEAUPLAN.

4 174027

29 Novembre 1940

LE MENSONGE

Ah ! certes, la France d'aujourd'hui a bien des reproches à faire à la France d'hier ! Notre humilité présente vient de ce don quichottisme prétentieux, « made in England », que nous affichions imprudemment.

Mais les desseins de Dieu sont impénétrables et la défaite est peut-être une de ces voies douloureuses qui mènent au salut. Ce n'est point tellement d'avoir été vaincu qu'il faut se plaindre et qu'il faut éprouver du ressentiment pour nos maîtres d'hier : c'est d'avoir été trompé. Là fut la trahison... Celle que nous ressentons le plus cruellement.

Durant des années, on nous a menti. On a caché le visage du Monde aux yeux de la France. On a maquillé ses traits, dénaturé ses voix, et, aveuglés de mensonges, nous avons pu croire à la sainteté de notre cause.

Parce que l'on vit au xx^e siècle, on se croit un homme fort, un homme libre ; on s'enorgueillit d'être soi-même un élément du Progrès souverain... Naïveté ! Candeur ! On est un jobard, un ignorant, une bête de somme affublée d'ocillères qui bornent sa vue — et l'on marche quand même, tête baissée, avec une obstination stupide, dans l'ornière étroite.

Oh ! j'en connais qui font encore les matamores, pour dissimuler la blessure de leur amour-propre... Mais pourquoi se jouer cette comédie pitoyable ? Gardons notre fiel pour les bergers félon qui nous ont poussés en troupeau vers l'abîme.

Sans doute est-il pénible de reconnaître ses erreurs et d'avouer sa sottise... Mais qu'on envisage à quelle déchéance nous conduirait l'obstination sournoise !

Par centaines, par milliers, les Français ont réintégré leur domicile. Ceux, du moins, pour qui la guerre n'a pas été trop cruelle. Et nous voici, vous, moi, nous tous, un peu gauches, dans le décor familial où nous nous cherchons nous-mêmes... Oh ! croyez-moi, Français qui m'écoutez : je n'ai point le goût des confessions humbles et repentantes, des coupes résignées qu'on bat en baissant la tête. Nous sommes tous d'accord. Nous ne voulons être les valets de personne. Mais n'avons-nous pas été les jouets de nos maîtres ?

Voilà le crime inexpiable de ceux qui nous ont menti. Ils ont prêché la Croisade et nos consciences abusées nous ont dicté de

faux devoirs. Nous sommes devenus les complices bénévoles d'un forfait camouflé. L'orchestration était si parfaite, les instruments étaient si bien accordés !... Pourquoi n'aurions-nous pas fait chorus, au nom de la Liberté soi-disant menacée !

— Nous sommes partis, une fois de plus, pour défendre la Civilisation contre la Barbarie... Et nous avons pu le croire... Jusqu'au jour où les « Barbares » nous sont apparus, le sourire tranquille et le regard pur... Nous avons pu maudire Hitler, imaginé à travers des portraits haineux... Jusqu'au jour où le chef du Reich allemand a tendu la main, dans la petite gare de Montoire, au chef de l'Etat français. Ce jour-là seulement, la vérité s'est imposée — et nous n'avons plus le droit de la méconnaître.

Que les traitres stipendiés, les profiteurs de la haine et du crime, continuent d'écouler leurs mensonges, soit : leur vie est à ce prix. Mais c'est la vie des honnêtes gens qui compte, car ils sont la France... La France de demain... La France éternelle.

Ouvrons les fenêtres à la lumière... Chassons les miasmes... Balayons les immondices... Assez de mensonges, qui ont dupé le meilleur de nous-mêmes, usurpé nos dévouements, suborné nos passions. Assez de « bobards » qui, sournoisement, versent le trouble et l'incertitude...

Nous voulons espérer. Nous voulons croire.

Nous espérons en ceux qui nous parleront de paix.

Nous croirons en ceux qui nous parleront d'amour.

Albert GUYOT.

4 174026

29 Novembre 1940

GAGNER LA PAIX

Vous l'avez tous rencontré, le Monsieur décoré, ayant passé la cinquantaine, qui, lorsqu'il se trouve au milieu d'un groupe où l'on envisage avec anxiété l'avenir de la France, cligne de l'œil d'un air entendu, et répond : « Attendez, tout n'est pas fini ».

Dans son esprit, cela veut dire : l'Allemagne est encore en guerre, l'Angleterre n'a pas capitulé, qui sait si ce n'est pas elle qui triomphera. Alors quelle belle occasion ce serait pour les Français de « remettre ça » et de reconquérir le pays.

Se refusant à comprendre, à admettre la vérité qui les gêne, beaucoup de gens ont tellement peur de se voir lésés dans leurs intérêts ou dérangés dans leurs habitudes, qu'ils vont répétant comme un encouragement et un espoir que « tout n'est pas fini ».

C'est vrai, on pourrait même ajouter que rien n'est encore véritablement commencé, et les Français s'apercevront peut-être un jour, pour leur plus grand malheur qu'il est plus facile de perdre la guerre, que de gagner la paix.

Gagner la paix. D'abord il faudrait la vouloir, mais la vouloir honnêtement, en acceptant les sacrifices qu'impose la défaite.

Souhaiter le retour pur et simple à l'ancien état de choses, ce n'est pas vouloir la paix ; c'est formuler un vœu irréalisable. Quelle que soit l'issue de la guerre actuelle, le passé ne peut pas plus renaitre que le fleuve ne peut remonter à sa source. Pourtant beaucoup, parmi les Français, n'ont pas encore compris.

Il en est qui, volontairement, ferment leurs yeux à la réalité, et leur esprit à la raison. Il en est d'autres, qui s'arrangent toujours pour adapter les événements à leurs propres désirs, et possèdent une sorte de génie pour créer une ambiance de sophismes et d'illusions. Ils commencent par s'abuser eux-mêmes et finissent par abuser leur entourage.

Français, faites attention, ne vous laissez pas leurrer par de faux espoirs, qui ne reposent que sur des mensonges ou des erreurs. Pour comprendre ce qui se passe en Europe, contentez-vous de regarder les faits : Que voyez-vous :

Un pays de 90 millions d'habitants, l'Allemagne, en train de rallier à sa nouvelle formule toutes les nations du Continent.

L'Espagne affirmant sa pleine solidarité, la Hongrie, la Roumanie et la Slovaquie adhérant au pacte tripartite, enfin l'immense Russie, offrant à l'économie allemande les inépuisables ressources de sa production.

Et la France, que devient-elle ?

Pensez-vous qu'elle puisse se dresser amoindrie et vaincue devant cette réorganisation ? Pensez-vous, que seule dans toute l'Europe, elle ait la folie de vouloir vivre encore sur les anciens principes ?

Par une chance inespérée, un vainqueur qui n'a pas besoin de vous pour réaliser son plan, vous offre une collaboration honorable, et la perspective d'une vraie paix.

Vous êtes, Français, des gens qui savez trop bien où se trouve votre véritable intérêt, pour ne pas finir par comprendre. Seulement, il sera peut-être un peu tard, et vous aurez perdu votre renommée de peuple le plus civilisé, le plus courtois, et le plus intelligent du monde.

Vous ne pouvez rien changer aux événements, et vos accès de mauvaise humeur, vos petites bravades mesquines, ne servent qu'à vous déconsidérer aux yeux de votre vainqueur.

Evidemment une occupation est gênante, et dérange vos habitudes, mais soyez justes. Rappelez-vous la propagande anti-allemande des premiers mois de guerre, que ne racontait-on pas sur la barbarie hitlérienne. Aviez-vous jamais espéré tant de ménagements de la part des occupants ? Vous n'avez eu à supporter ni brimades, ni humiliations, et vous n'avez rencontré chez les Allemands que le désir de vivre avec vous en bonne intelligence.

Ne pouvez-vous de votre côté, avoir dans la défaite autant de correction que le vainqueur dans la victoire ? Ne comprenez-vous pas que cette attitude d'enfant puni et qui boude, est indigne du grand pays que vous êtes ?

Cessez de répéter stupidement les plus invraisemblables mensonges, de croire toutes les calomnies. Au lieu de tenir votre esprit en arrêt sur ce qui est passé, et de ruminer inutilement votre rancune, cherchez donc à voir comment on pourrait, dès maintenant, arranger les choses. Il suffirait d'un peu de bonne volonté, et comme tout irait mieux.

Ne permettez pas que la paix vous soit imposée comme une contrainte, ou accordée comme une aumône. Pour un peuple comme vous, Français, il y a mieux à faire : il s'agit de gagner cette Paix.

Anne MONTJOUX.

4 174023

30 Novembre 1940

LE BLOC ANGLO-SAXON

Beaucoup de Français attendent encore un miracle — pas pour la France, hélas ! mais pour l'Angleterre. Ils s'imaginent que les Etats-Unis vont venir au secours de la Grande-Bretagne. Ils se trompent fort. On se rend trop bien compte, en Amérique, que l'Angleterre a définitivement perdu la place prépondérante qu'elle occupait en Europe. Cela ne fait plus de doute pour personne. Quelle que soit la durée de la lutte qui l'épuise, elle sera amoindrie et amputée de son prestige à l'issue du conflit qu'elle a créé.

Les discussions et les tergiversations qui se donnent libre cours en ce moment aux Etats-Unis prouvent que la situation militaire du Royaume-Uni commence à se montrer dans toute la crudité de son désespoir.

Un des faits qui ont causé la plus vive impression dans les milieux new-yorkais a été l'attaque et la destruction partielle en plein Atlantique d'un convoi de ravitaillement et de munitions qui, des Etats-Unis se dirigeait vers un port anglais. La preuve patente, irréfutable, de l'incapacité de l'Angleterre de protéger les routes maritimes dont sa résistance dépend, a produit un effet désastreux sur les hommes d'affaires américains. Ajoutez-y le calcul, facile à faire, que, toutes choses restant égales par ailleurs, la Grande-Bretagne ne disposera plus de navires de ravitaillement vers le mois de mars ou d'avril, et vous comprendrez le flottement qui se produit en ce moment de l'autre côté de l'Atlantique. Les magnats de l'industrie américaine et les boursiers juifs de Manhattan ne désirent aucunement voir se renouveler l'expérience de 1919 et conserver dans leurs coffres-forts de nouvelles traites impayées, signées par la Grande-Bretagne. Or, de l'aveu même de l'Ambassadeur anglais, lord Lothian, les ressources de l'Angleterre sont presque épuisées. Dans peu de temps, la trop fameuse clause du « cash and carry », ne pourra plus être appliquée. Elle signifiait, on le sait, que tout pays pouvait acheter des munitions, des canons ou des avions aux Etats-Unis, à la condition de les payer au comptant et de les transporter sur des navires autres que les navires de commerce américains. Si l'Angleterre demande d'acheter à crédit, il ne s'agit plus de « cash », c'est-à-dire de paiements au comptant, et si elle se trouve à court de frêt, le terme de « carry » n'aura plus d'application.

Dans ces conditions les Etats-Unis doivent envisager soit un renforcement de leur aide à l'Angleterre qui aboutirait fatalement à les faire sortir de leur soi-disante neutralité, soit un relâchement des mesures pro-anglaises qu'ils n'ont cessé d'appliquer.

Or, les populations centrales des Etats-Unis, les millions et millions d'agriculteurs qui composent la majorité dans le centre, l'ouest et le sud, ne veulent à aucun prix être entraînés dans une guerre

qui ne les intéresse nullement. Il faut bien se rendre compte que dans les petites villes et les villages des Etats-Unis, les conversations ne roulent que très occasionnellement sur la guerre actuelle. Ce qui nous paraît, fatalement, à nous Européens, comme l'événement le plus important de l'Histoire, est considéré par l'Américain moyen comme l'expression la plus stupide de l'incapacité des peuples d'Europe de vivre en paix. Les conceptions de l'Axe, comportant l'agencement d'espaces vitaux rationnels, ont été accueillies favorablement en Amérique. On y voit le premier effort intelligent et pratique pour créer entre des peuples rivaux des ajustements économiques stabilisateurs et favorables au maintien de la Paix. Et l'opinion publique des Etats-Unis s'étonne qu'on essaie d'empêcher leur réalisation.

D'autre part, les Juifs qui avaient spéculé sur une vaste destruction de l'Europe et qui ont accumulé de prodigieux bénéfices au cours des cinq derniers mois, n'ont qu'un seul désir : voir continuer ou s'amplifier leurs gains immoraux et faciles. C'est pourquoi ils se tournent avec tant d'insistance vers le Président Roosevelt, afin que celui-ci trouve un moyen quelconque de prolonger les fabrications intensives d'armements, tout en leur épargnant les risques, chaque jour plus évidents, de la banqueroute anglaise. Le Président des Etats-Unis n'a trouvé qu'une réponse à ces desiderata : il a déclaré que les Etats-Unis eux-mêmes devaient s'armer jusqu'aux dents et reprendre à leur compte les fabrications de guerre que l'Angleterre ne serait plus en mesure d'absorber.

Ainsi, les magnats américains sont-ils assurés d'être payés d'une manière ou de l'autre. Que ce soit l'or anglais ou l'or de l'oncle Sam, l'important pour eux, c'est qu'il entre dans leurs caisses.

Nous envisagerons bientôt la terrible responsabilité que les dirigeants financiers des Etats-Unis ont prise. Qu'ils aient réalisé, grâce au sang des Européens, de formidables profits, cela est un fait certain ; mais qu'ils soient en mesure de conserver les bénéfices résultant pour eux de nos désastres et du suicide anglais, cela est beaucoup moins probable.

Jacques de LESDAIN.

4 374030

1^{er} Décembre 1940

LES BAVARDS

Jamais peut-être, à aucune autre époque de l'histoire, on n'a vu fleurir une telle quantité de bavards ! Jamais les langues ne se sont déliées avec une telle frénésie, jamais les esprits ne se sont mis en mouvement avec un tel ensemble ! Les bavards élisent domicile en tout lieu ; et toutes les circonstances de la vie leur semblent bonnes pour mettre à profit ce besoin impérieux de pérorer, quelque soit l'heure, le temps, la couleur du ciel ou l'humeur du baromètre !

Je sais bien que les longues, les interminables stations à la porte des boutiques, les attentes fastidieuses dans le sombre décor hivernal, favorisent — et excusent dans une certaine mesure — ce penchant ; mais le dommage, voyez-vous, est que l'on ne se contente pas aujourd'hui de quelques-uns de ces échanges puérils ou de ces confidences anodines qui formaient, hier, le fond des conversations quotidiennes. Ces bavardages innocents s'envolaient et s'évanouissaient aussitôt, comme ces feuilles légères qu'emporte le vent et qui disparaissent en l'espace d'une seconde ! Bavarder, c'était manière de passer le temps. En est-il de même aujourd'hui ? Je ne le crois pas.

On parle, vraiment, à tort et à travers. Les bavards s'en donnent à cœur joie : on parle pour répandre un faux bruit, pour faire surgir quelque fausse nouvelle, pour expérimenter un nouveau bobard, ou bien encore pour faire, sans le vouloir — oh ! combien innocemment et imprudemment ! — le jeu de ceux qui rêvent de démoraliser la France, d'anéantir notre espoir !

Voilà pourquoi il faut faire la chasse aux bavards ! Et s'il s'en trouve parmi eux qui, à travers les excès de leur imagination ou les brumes de leur ignorance, conservent encore un peu de sagesse et de lucidité, il faut leur apprendre que rien n'est dangereux et souvent criminel comme de formuler tout ce qui vous passe par la tête, ou de répéter tout ce qui vous entre par les oreilles !

Ceux qui glosent sur tout se doutent-ils qu'ils n'ont, la plupart du temps, aucune notion, même élémentaire, des sujets pour lesquels ils agitent, si fréquemment leur mâchoire ? Les grands problèmes sociaux, économiques, militaires, échappent souvent à la compréhension de certains individus qui s'imaginent avoir embrassé l'universalité des connaissances humaines parce qu'ils ont déroulé quelques phrases redondantes et dévidé avec assurance l'écheveau de leur péroraison ! Combien hélas ! en voyons-nous encore, de ces tribuns de comptoir, de ces Princes de la jactance, qui cueillent des triomphes faciles, au milieu d'une cour d'ignorants toujours prêts à bailler d'admiration à l'audition de leur palabre !

Ces malheureux bavards ignorent que leurs discours sont un ramassis de lieux communs, un pathos dérisoire, dépourvu de sens et d'intérêt...

Parmi ces bavards, il en existe qui sont sincères pourtant. Mais être sincère n'est pas toujours être vrai. Dire ce que l'on pense n'équivaut pas toujours à dire la Vérité. Un grand nombre de bavards n'expriment pas la Vérité parce qu'ils ont le grand malheur d'être atteint de daltonisme cérébral : ils voient faux ! D'autres — et ce ne sont pas les moins redoutables — ne sont conduits que par leur petit égoïsme personnel et journalier, cet amour du bien-être, cette recherche du profit, ce mépris du sacrifice et de l'effort, qui nous ont fait commettre tant d'erreurs et de sottises avant notre défaite et qui peuvent nous en faire commettre d'autres encore, si nous nous obstinons à ne vivre que pour satisfaire nos ambitions mesquines et ne réaliser que nos rêves sans grandeur !

Est-ce donc ces bavards-là que vous écoutez ? Allons, allons ! Fuyez ces perroquets de mauvais augure qui proclament que rien n'est changé parce qu'ils veulent que rien ne change ! Fermez vos oreilles aux propos de ceux pour qui la *Liberté* est le droit de vivre couché ; pour qui l'*Egalité* consiste à égaler les débrouillards qui se repaissent de basses « combines » ; pour qui la *Fraternité* est celle de la poignée de mains louche, dans la promiscuité des foires électorales !

Envoyons au diable, chassons comme des indésirables et comme des intrus malfaisants, indignes d'une France nouvelle, ces bavards qui nous ressassent entre deux portes, d'un air niais ou goguenard, les blagues macabres ou les abominables mensonges glanés dans le dernier monologue de Londres !

Maurice HAMEL.

2 Décembre 1940

QUELQUES MOTS SUR GUILLAUMET

Guillaumet est mort. Depuis deux jours, mes chers auditeurs, cette simple phrase nous obsède. Elle retentit à nos oreilles comme un injuste leit-motiv.

Avidement, nous avons cherché dans les journaux des détails sur les circonstances de ce drame. Nous ne trouvons presque rien, sauf des biographies... Mais quelles biographies...

Sergent d'escadrille il y a quinze ans à peine, nous retrouvons Guillaumet, à la veille de la guerre, Chef-pilote d'Air-France Trans-atlantique.

Et cela à travers un éblouissant palmarès où alternent souffrances et victoires.

La Ligne, naturellement. Ce mot prestigieux évoque en nous d'autres noms : Mermoz, St-Exupéry, Lécivain, Serres, Reine, lui aussi disparu, tous ceux de Laté et de l'Aéropostale, Daurat, le grand patron, bref, tous ceux qui obscurément ont travaillé à l'établissement de la ligne impériale et assuré en Amérique du Sud un prestige incomparable à notre pavillon.

Ligne à cheval sur trois continents : Toulouse-Dakar, Dakar-Natal, Natal-Santiago, quel fulgurant aperçu géographique de la ligne.

Et, lorsque nous apprenons les moyens mis en jeu pour le franchissement de tels espaces, nous sommes gênés de savoir que, pour la plupart d'entre eux, les appareils utilisés étaient des Bréguet XIV ou des Potez 25.

Du reste, tous ces exploits sont dans vos mémoires. Les journaux, les livres et les films les ont popularisés. On y jongle avec les millions de kilomètres, avec les dizaines de milliers d'heures de vol...

Et quand nous rougissions d'avoir eu un Blum comme Président du Conseil ou un Pierre Cot comme ministre, nous nous disions pour nous excuser nous-mêmes :

« Oui, mais nous avons eu des Mermoz, des Guillaumet, des Reine... »

Bien sûr... Nous avons des pilotes, de grands pilotes ; et lorsque la Radio nous apprend sans commentaires superflus, que l'un d'en-

tre eux a disparu, puis, hélas, la vanité des recherches faites, quelle est celle d'entre vous, mes chères auditrices, qui n'aura pas dit comme oraison funèbre :

« Cela devait lui arriver un jour ou l'autre... »

Les risques du métier, n'est-ce pas ?

La tempête, la crasse, le givre, ou la banale panne de moteur...

Le proverbe arabe dit bien :

« Qui monte à cheval a la mort en croupe... »

Et c'est bien vrai qu'elle est toujours là, quelque part dans l'habitacle ou le fuselage, compagne silencieuse attendant patiemment l'heure du rendez-vous qu'elle nous a fixé.

Mais, et c'est à cela que j'en viens, pour Chiappe, Guillaumet et leurs camarades d'équipage, examinons le dernier lieu qui les a réunis au monde des vivants :

Lequel ? Il y a eu un Radio, mais ce radio n'annonçait pas le classique : « moteur gauche stoppé... moteur droit chauffe... »

Son effroyable laconisme est tout autre. Que dit-il ? Relisons le ensemble :

« Sommes mitraillés. Avion en feu. S. O. S. »

Avez-vous pensé que le Farman de Guillaumet était un avion commercial, donc un avion sans armes ?

Savez-vous que cette particularité, même pour un profane, était reconnaissable entre toutes ?

Beaucoup d'entre vous penseront que la méprise était possible, qu'avec les vitesses des chasseurs actuels il était difficile à un pilote de distinguer ce Farman commercial d'un bombardier italien.

Quelle erreur...

D'abord, il y a la silhouette, il y a les cocardes, il y a l'immatriculation, il y a même la vitesse. Enfin, et c'est sur ce point que j'insiste, il y a la couleur.

Si, pour des avions de guerre, on recherche des peintures de camouflage, il en est tout autrement pour nos avions de ligne ou nos avions de liaison.

Je précise :

Au lendemain de l'armistice, nous avions sur nos terrains militaires des Simoun, des Goélands, des appareils de ligne, des appareils de tourisme destinés aux liaisons. Tous ces appareils, pour qu'aucune confusion ne soit possible, étaient peints en jaune, non un jaune quelconque, mais un jaune bouton d'or, un jaune éblouissant.

En plus des cocardes classiques, nos trois couleurs étaient peintes en bandes transversales. Enfin, un avion civil est immatriculé avec des lettres, par exemple : F — A R I P ; la première lettre, F, nettement séparée des autres, indiquant la nationalité française. Ces lettres immenses sont peintes et sur les ailes et sur le fuselage.

4 174032

On ne peut pas ne pas les voir.

Alors, direz-vous... ?

Et bien, oui... Vous devinez la réponse : Chiappe, Guillaumet et leurs camarades ont été froidement, volontairement descendus.

C'est cela qu'il faut que vous sachiez.

Contre un attaquant armé jusqu'aux dents, savez-vous quels étaient les moyens de défense de notre grand pilote ?

Simplement : battre des ailes pour montrer ses cocardes et son immatriculation. Puis, devant les balles qui criblaient la cellule, se mettre en spirale pour rendre difficile la visée de l'adversaire.

Moyens bien précaires, hélas, qui n'auront pas changé le résultat final.

« Avion en feu »... le feu... ce que nous redoutons le plus... La mort la plus horrible...

Alors ?... vos poings se serrent, n'est-ce pas ?

Pilotes anglais, qui avez sciemment commis ce crime, vous êtes des lâches.

Au-dessus de la Sardaigne, comme jadis à Fontenoy, Guillaumet, notre grand Guillaumet, aurait pu vous lancer la célèbre apostrophe : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers », pour la bonne raison qu'il n'avait pas d'arme.

Et plus tard, quand un de nos enfants au hasard de la lecture d'une revue d'avant guerre, nous demandera en nous montrant une photo du « Lieutenant de Vaisseau Paris » : c'était bien Guillaumet qui pilotait cet appareil ? Nous répondrons gravement : « Oui, Guillaumet... un martyr des Anglais... »

EMILE LASSERRE.
Officier-Aviateur.

EXPOSÉ FAIT A RADIO-PARIS, LE 3 DÉCEMBRE 1940

par MARCEL DÉAT

Pour toutes sortes de raisons, les Français doivent aujourd'hui, sans hésitation, se grouper autour du Maréchal Pétain. Non seulement parce qu'il est hautement digne de la mission qu'il a assumée, mais parce qu'il est le seul homme susceptible de faire sur son nom l'unité : et c'est d'unité dont nous avons le plus besoin.

Elle est à la fois la condition de notre relèvement, et de cette réintégration dans l'Europe dont l'espoir s'est affirmé lors de l'entrevue historique de Montoire. De cette unité intérieure, le Chef de l'Etat a excellemment défini les modalités, dans un message que personne n'a oublié, et qui nous présentait le tableau de notre révolution nationale.

Cette révolution était vraiment celle que souhaitaient tous les Français de bonne volonté. Elle n'était pas l'entreprise d'une faction contre la nation : si elle éliminait par la force des choses un certain personnel à la fois fatigué et compromis, si elle condamnait à disparaître certaines institutions dont la faillite était évidente, c'était un peu comme on déblaye un tas de décombres pour ouvrir un chantier de reconstruction, et comme on constitue des équipes de bons ouvriers en sélectionnant les plus aptes et les plus courageux. Ni haine, ni violence, ni passion malsaine, ni parti-pris : rien que cette autorité paternelle qui n'exclut ni la fermeté ni la bonté.

Parce que tel est l'état d'esprit du Maréchal, l'affection spontanée des foules va vers lui, et il n'est pas un Français digne de ce nom pour lui refuser sa confiance et son concours, si modeste soit-il.

Malheureusement, le Maréchal ne peut tout voir et tout décider par lui-même. Un vieux proverbe dit qu'il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints : un certain nombre de hauts fonctionnaires et de ministres sont en train de nous en faire, une fois de plus, la démonstration.

Lorsque, le 10 juillet 1940, l'Assemblée Nationale a confié tous les pouvoirs au Maréchal, en lui donnant mandat de préparer une nouvelle constitution, personne ne s'est douté qu'une poignée d'hommes se préparait déjà à escroquer la révolution, à s'emparer du pouvoir pour une entreprise basement réactionnaire, et à

transformer la reconstruction de la France en une systématique démolition. C'est pourtant ce qui est en train de se produire. L'administration du pays devient une sorte de vendetta permanente et multiple, et l'on saccage avec frénésie cette unité française dont la nécessité est plus évidente que jamais.

La révolution nationale devait assurer la première place au travail et au mérite, les intérêts privés devaient céder le pas à l'intérêt collectif. On attend encore la Charte du Travail, mais le grand patronat s'installe avec tranquillité à la tête de tous les comités de direction, et on a dès maintenant l'impression qu'il n'y aura pas grand'chose de changé. Les trusts en tout cas prospèrent et aucune menace ne pèse sur eux. Comment, d'ailleurs, seraient-ils atteints, alors que, par tant de liaisons personnelles et de délégations occultes, ils sont installés au cœur même de l'Etat ? Comment redouteraient-ils des législateurs dont l'éducation s'est faite au sein des conseils d'administration ?

La base capitaliste étant solidement assurée, toutes les formes de réaction s'ensuivent. Un cléricalisme agressif se manifeste qui ne va pas sans inquiéter la vigilance des prélats catholiques, lesquels n'ont aucun désir que l'on réveille sottement des luttes anticléricales dont la France étaient en train de perdre jusqu'au souvenir.

On ne paraît pas très pressé d'élucider les responsabilités dans les origines et la conduite de la guerre, mais les militants pacifistes peuplent les prisons et les camps de concentration.

On ne sait pas très bien où en sont les travaux préparatoires de la future Constitution, mais on sait déjà que les municipalités élues vont être supprimées et les maires nommés à la discrétion du Ministre de l'Intérieur.

Toutes une vaste conjuration réactionnaire se noue, qui prend volontiers les allures doctrinales d'un complot monarchiste, et dont le centre est au Gouvernement.

Mais, bien entendu, c'est contre les fonctionnaires que l'on s'acharne. Tandis que l'on recrute en hâte des prétoriens aux antécédents douteux, on révoque d'un coup, et au petit bonheur, cinq cents fonctionnaires des Finances. Le Ministre compétent peut bien déclarer dans une circulaire que le Gouvernement ne tiendra aucun compte des opinions politiques anciennes : on révoque ou on déplace systématiquement tous les militants syndicalistes d'hier, sans d'ailleurs leur donner la moindre explication.

Quant à l'Université, elle est naturellement promise à tous les massacres administratifs. Par ordre du Ministre, les charrettes se préparent, les listes de proscription sont dressées. Instituteurs et professeurs sont frappés non pas pour la manière dont ils font leur métier, mais pour les attitudes politiques qu'ils ont prises autrefois, pour les campagnes auxquelles ils ont pris part, pour les amitiés qu'ils ont affichées. C'est partout le régime de la dénonciation et de la terreur.

Cette politique, que le Maréchal n'a pas voulue, qu'il a même très expressément condamnée, des ministres fanatiques se la

laissent imposer par des entourages plus fanatiques encore. Et ils ne se rendent pas compte que c'est une politique folle, et qu'elle va très exactement à l'encontre des intérêts du pays.

Le nouveau régime ne remplacera pas tous les fonctionnaires de l'ancien, il en serait bien en peine, surtout dans l'Enseignement. La France n'a pas tellement de cadres de rechange qu'elle puisse gaspiller les hommes, au moins tant que les jeunes n'auront pas achevé de pousser.

Et, sauf quelques exceptions, ces fonctionnaires étaient prêts à se rallier sans arrière-pensée, à collaborer à la révolution nationale que souvent ils avaient souhaitée. Au lieu de cela, on décourage les bonnes volontés, on déconcerte les mieux disposés, on jette dans l'opposition une masse de braves gens, et en tout cas, on paralyse les services, on ruine le rendement. On oublie imprudemment qu'un Gouvernement qu'aucun parti n'appuie n'a pour médiateur entre lui et le peuple que ses administrations. On s'imagine peut-être que le Fisc et la Police suffiront à rallier les hésitants et à déchaîner l'enthousiasme !

Par cette politique à contre-sens, par ce déchaînement de sottises réactionnaires, on aboutit à quoi ? A diviser au maximum les Français, à les dresser les uns contre les autres et à affaiblir le pouvoir. Et, ce qui est peut-être le plus grave, la réprobation qui monte à travers le pays contre le Gouvernement a pour effet de rendre plus difficile cette politique de collaboration à laquelle le Maréchal a demandé à tous de se rallier. Car je mets en fait que les deux tiers des anglophiles sont simplement des Français écoeurés par la politique intérieure de quelques ministres qui, consciemment ou non, trahissent les intentions de leur Chef.

Ainsi se trouve posé un problème d'une acuité singulière, et qui appelle une prompt solution. La politique de collaboration exige d'être faite avec des hommes qui soient résolus à collaborer. Ceux-là font passer avant tout leur entreprise de démolition et de revanche, et leur zèle à appuyer l'effort du Maréchal est au moins suspect. Au lieu de mettre tous leurs soins à apaiser les rancunes et à rassembler la nation, ils ne savent que souffler la discorde et attiser la haine. La France ne peut plus supporter ce déchirement. Il faut que la concorde intérieure aille de pair avec cette conversion à l'Europe, qui est l'enseignement le plus impérieux de cette guerre perdue.

Il appartient à la sagesse du Maréchal Pétain de tirer les conclusions qui s'imposent. Nous lui demandons seulement de faire vite. Il n'est pas tolérable qu'une poignée de très petits hommes ruinent une grande entreprise, dont dépend l'avenir même de la patrie.

4 174032

4 Décembre 1940

LE FARDEAU DU PASSE

La France, malheureusement pour elle, n'a plus rôle d'initiatrice dans le nouvel ordre européen. Elle en demeure toutefois le sujet d'expérience crucial. Et c'est à ce titre que l'observent ceux qui ont dû, par la force des choses, pratiquer l'expérience sur eux-mêmes, puisque nous n'étions plus en état de la pratiquer sur nous-mêmes et sur eux.

Nous ne l'étions plus, parce que nous demeurions victimes de notre faux départ de 1789. — Une révolution anglo-judéo-maçonnique dans ses ressorts les plus secrets, ne pouvait nous livrer, en fin de compte, à un échec sanglant, témoin de notre déliquescence politique et morale. — Nous avons propagé en Europe le virus démocratique. A semer la démocratie, on récolte la ploutocratie. Par un juste retour, l'Europe Centrale devait s'en délivrer avant nous, et finalement nous imposer de force le spectacle d'une rénovation soigneusement dissimulée à nos yeux par le trio d'influences malfaisantes d'où naquirent les « Droits de l'Homme ».

Bien qu'atteints dans leurs œuvres vives, le Juif, l'Anglais et la Maçon trouvent, en notre vieil amour-propre de vainqueurs et d'initiateurs séculaires, le plus ferme élément de résistance à la contagion rénovatrice de l'Europe. Il leur suffit d'irriter l'humiliation de notre défaite, de nous convaincre qu'une restauration traditionnelle devenue nécessaire nous arrive par les fourgons de l'Etranger, pour tenir en échec toute tentative de collaboration. — Le remède à notre décrépitude paraît d'autant plus amer que, n'ayant pas le courage de le prendre nous-mêmes, on nous persuade que l'occupant cherche à nous l'ingurgiter de force... Excellent prétexte pour nous y refuser... Crevons au service de nos Juifs anglo-saxons ou franc-maçons plutôt que d'absorber une purge dont l'Allemagne s'est trouvée bien... Ce sont, hélas, de ces tristes raisonnements que suggère la vanité incoercible du bourgeois français.

Peut-être eussions-nous pu — la colère et la désillusion aidant — tailler dans le vif de notre mal : mais sous réserve d'être seuls à manier le scalpel, voire la guillotine, de tout régénérer à la française, de refaire en sens inverse nos croisades révolutionnaires d'antan, d'être le cerveau et le bras de cette héroïque réaction raciale qui soulève le Continent autour de nous et, en quelque sorte, malgré nous...

Ce que nos égoïsmes bourgeois répugnent à envisager, notre amour-propre aurait pu l'entreprendre plus tard... trop tard sans doute... Car, à la remorque de l'Angleterre depuis près d'un demi-

siècle, nous avons renoncé, même victorieux, à secouer le joug des forces occultes. C'était renoncer à une maîtrise qui eut peut-être fait de nous les instaurateurs de l'Ordre nouveau.

Mais celui-ci s'élabore sans nous et, en quelque sorte contre nous, puisqu'une large part de l'opinion française se raccroche désespérément à cette Cité de Londres d'où partent les mots d'ordre maçonniques de la Juiverie internationale. Nos amours capitalistes sont d'outre-Manche ; et, comme il s'agit toujours d'aimer *contre* quelqu'un, notre bloc conservateur de son privilège doré, partage avec ces trois puissances une haine féroce contre l'Allemagne coupable d'avoir fait face avant nous au triple péril que nous avons dénoncé avant elle.

Une sorte d'aimantation psychique isole, de part et d'autre, ceux qui ont tout à regretter du passé de ceux qui ont tout à espérer de l'avenir : les repus et les dépourvus. Telle est l'histoire de toutes les révolutions. Et celle qui se présente à nous est d'autant plus angoissante que les repus savent fort bien ce qu'ils regrettent, tandis que les dépourvus, travaillés par des appels intéressés à leur orgueil, demeurent divisés quant aux moyens et aux fins qu'ils souhaitent parce que nulle ferveur unanime ne peut encore rompre la chaîne occulte qui les étirent et que l'enthousiasme du Héros symbolique ne s'est point éveillé en nos cœurs.

Ludovic de GAIGNERON.

4 174035

7 Décembre 1940

MERMOZ

Les heures difficiles que nous vivons ne doivent pas nous faire oublier ceux qui, par la pureté de leurs sentiments patriotiques, par leur énergie, leur courage leur foi dans un idéal, ont participé à la grandeur de notre Patrie.

Ceux enfin qui donnèrent leur vie en laissant derrière eux quelques belles pages de gloire, de ces belles pages dont notre histoire de France est faite.

Jean Mermoz fut un de ceux-là.

Ayant veillé sur son adolescence, l'ayant en quelque sorte guidé dans la voie où il finit par atteindre à la renommée la plus haute... ayant été, par la suite, son compagnon le plus intime jusqu'à l'heure de son suprême envol, je me crois autorisé à vous parler de lui en ce jour anniversaire de son ultime traversée de l'Atlantique... en ce jour où celui que l'on appelait l'Archange ferma à jamais ses ailes...

Quatre ans déjà...

Mais sa mémoire demeure. Son exemple est l'un des plus lumineux qui se puissent offrir aux jeunes Français conscients de leur devoir envers leur pays.

D'autres vous diront ce que fut l'aviateur... l'homme... le héros...

Je me bornerai moi à vous parler de son enfance... de sa vocation irrésistible au temps où les ailes lui poussaient...

Donc, Jean Mermoz naquit à Aubenton, dans le département de l'Aisne, le 9 décembre 1901.

Mais sa première enfance devait se dérouler pendant une dizaine d'années dans les Ardennes, à Mainbressy, chez ses grands parents maternels.

Vie simple, campagnarde, au cours de laquelle le petit Jean devait devenir le grand garçon mince et blond, aux yeux pensifs, à l'expression sérieuse.

Il jouait sans bruit.

Parmi les traits de cette époque où se montre déjà son caractère, un seul peut suffire.

Un dimanche qu'il était allé rendre visite à une tante qu'il aimait beaucoup, celle-ci, qui achevait de faire une galette aux pommes en offrit un morceau à son neveu.

Il refusa, arguant que sa grand'mère lui défendait.

— Mange donc, insista la tante. Ta bonne maman n'en saura rien, je te le promets.

— Mais moi, je le saurais ; répondit le petit Mermoz. Déjà cette conscience et le respect de soi-même.

Il aimait la mécanique et le dessin. Ces goûts décidèrent sa mère et ses grands parents à l'envoyer à l'école supérieure d'Hirson.

Il y fut un élève réfléchi et silencieux, toujours avide d'apprendre.

Les grandes vacances de 1914 s'ouvrirent au bruit du canon. L'occupation s'étendit aux départements de l'est.

Demeurée en pays occupé Madame Mermoz ne devait retrouver son fils qu'en 1917, à Aurillac, où ses grands parents s'étaient réfugiés avec lui.

Jean avait grandi, ses épaules s'étaient élargies, sa voix muait.

En ces années de séparation, l'enfant était devenu presque un homme.

Quelques jours plus tard, tandis que sa mère, appelée à Paris entraînait comme infirmière à l'hôpital Laënnec, Jean, qui avait obtenu une bourse, devenait demi-pensionnaire au lycée Voltaire.

Ce fut alors que je le connus par l'entremise de mon fils... et que naquit entre nous cette affection indefectible qui ne devait finir qu'à sa disparition.

Jean aimait les arts... les poésies... Il était doux, affectueux.

Il m'avait conquis. Les jours de vacances scolaires, il les passait le plus souvent chez moi et nous discussions ensemble de choses sérieuses.

En 1918, il passa la première partie de son bachot et l'été suivant, fut reçu à la deuxième partie.

Son ambition, alors, était de devenir ingénieur.

Malheureusement sa mère n'avait pas les moyens nécessaires pour lui permettre de poursuivre ses études.

Il décida donc de s'engager.

Pendant plusieurs jours, cette décision fut l'objet de nos conversations amicales.

Il hésitait entre la cavalerie et les chasseurs alpins.

Je lui fis alors ressortir les avantages et l'avenir qu'il pourrait avoir en optant pour l'aviation... ou il serait servi par son état physique et son habitude des sports...

Il en convint avec enthousiasme.

Restait à décider sa mère.

Enfin, celle-ci céda.

Et en 1919, Mermoz contractait un engagement dans l'aviation militaire...

Quatre mois de classe au Bourget...

4 1740316

Puis ce devait être pour lui la vie des camps d'aviation en France et celle ardente des T.O.E...

Istres, Metz, la Syrie... Thionville...

Un soir de l'année 1923, Mermoz franchissait, pour n'y plus revenir la grille de la caserne du 1^{er} Régiment de chasse, après avoir accompli ses quatre années d'engagement.

Pour tout bien en ce monde il possédait un vieux complet trop étroit datant de 1919, une cravate lavallière, un immense chapeau d'artiste et 150 frs en poche.

Mais il avait obtenu, au cours de ces quatre années, quelques belles citations à l'ordre de l'armée de Syrie, et les galons de sergent. Et surtout il rapportait un carnet de vol mentionnant 600 heures qui devait lui permettre de trouver rapidement une situation de pilote civil.

Espoir vain... Période de déboires... de difficultés matérielles... L'aviation commerciale était encombrée d'anciens pilotes de guerre...

Jamais je ne le vis pourtant découragé.

Il me répétait sans cesse : Je veux piloter ; je piloterai.

Et de fait le jour tant attendu arriva enfin.

Il était convoqué à Toulouse, chez Latécoère, pour un concours de pilotes civils.

Il était certain à l'avance de sa réussite.

Quelques jours plus tard, nous en recevions confirmation par une lettre ardente et pleine de projets...

Projets qu'il devait tous réaliser, l'un après l'autre, avec le même enthousiasme...

Dès lors Jean Mermoz se donna corps et âme à l'aviation.

A force de travail, de ténacité, de courage et de foi, il devint le chef... l'archange aimé de tous... le héros à la gloire sans rivale...

Quatre ans... Il y a quatre ans... Le 7 décembre 1936, qu'il s'en-vola pour la 26^e traversée de l'Atlantique Sud... qui devait être sa dernière.

Quatre ans... qu'à 10 h. 47 parvenait son dernier message.

« Coupons moteur arrière droit »...

Deux jours après, c'eut été l'anniversaire de sa naissance... il n'avait que 35 ans... 8200 heures de vol...

Max DELTY.

7 Décembre 1940

IMPROMPTU A MERMOZ

Non ! ils ne meurent pas ceux dont l'âme hautaine
Fut reine de l'espace et de la mer lointaine !
Emportés par le flot, emportés par le sort,
Ils vont dans l'infini, mais non pas dans la mort,
Car à l'instant sublime où le corps se consume
Le flambeau qu'on transmet plus rayonnant s'allume.
Le corps a pu tomber. L'âme poursuit encor
Aux profondeurs du ciel une chimère d'or...

Non ! s'ils ont méprisé les hommes et leur boue
Pour le Devoir, auquel un fier destin les voue,
C'est pour montrer la route à notre humanité,
La route du courage et de la dignité,
Afin que brûle encor, dans l'azur et sur l'onde,
La flamme d'idéal qui sauvera le monde.

Les batailles de l'air, où triomphent les forts,
Nous désignent les preux, puissants conquistadors
Qui viennent se mêler, dans la Course à l'Etoile,
Aux marins de Colomb attachés à leur voile.
Comme eux, ils portent haut, héroïque et fatal,
Le grand rêve d'amour du monde occidental.

Guidés par les géants des blanches caravelles,
En cherchant sur les mers les inconnus rebelles,
Ceux qui vont survolant leur bleu lincol mouvant
Verront à l'horizon, comme un soleil vivant,
Monter au firmament une étoile nouvelle,
L'étoile Mermoz leur sourire dans l'air,
Et mettre dans leur cœur la sagesse et l'éclair !

Pierre COSTANTINI.

4 174037

7 Décembre 1940

« MERMOZ »

Avant de dire quelques mots sur Mermoz, je désire lire l'hommage d'un grand mort de l'air : le Maréchal Italo Balbo.

« La disparition de Jean Mermoz me peine au plus profond du cœur comme la mort d'un frère. Je l'aimais depuis plusieurs années et j'avais une admiration infinie pour son grand mérite de pionnier, de pilote, de navigant et d'homme.

C'est à lui que l'aviation de l'Atlantique doit ses premières traversées, ses progrès et sa régularité.

Mermoz était et reste pour tous les aviateurs un grand exemple de courage, de valeur et de foi.

A sa mémoire, qui est aujourd'hui sacrée pour tous, vont toutes mes pensées, tout mon cœur de camarade et d'ami. A la famille, mes sentiments profondément dévoués et l'expression de ma douleur.

Maréchal Italo Balbo.

Le 7 décembre de l'année 1936, la sombre année où la France subissait l'affront populaire, au moment même où s'effondrait l'ordre français et la dignité française, un homme s'élève, comme si le Destin avait voulu lui épargner d'assister davantage au vil spectacle de notre Patrie livrée à la lie judéo-communiste, ennemie mortelle de notre race.

Un homme s'élève. Mieux et plus qu'un grand aviateur : une âme et un chef. Une âme de chef.

Un athlète aussi. Un cœur simple et droit. Deux grands amours : sa mère, la France. Une passion : son métier d'aviateur.

C'est d'un tel granit que surgissent les héros qui vont vers l'action d'un pas délibéré.

Mermoz ajoutait à ces vertus le don d'une nonchalante et mélancolique gravité, sans pose, sans littérature, puisée dans l'acceptation loyale et définitive d'une fatalité qui constitue l'« aura » des hommes prédestinés. Aussi quel charme avait l'éclaircie de ses rares sourires !

Mermoz ! Mermoz ! Répétez lentement les syllabes. Elles nous font d'abord songer aux noms éternels des héros des tragédies grecques. Mermoz ! Mermoz ! quelle profonde sonorité et quelle splendeur de drame contiennent ces syllabes !

Je me souviens d'une gravure, « La Passagère », qui, vers 1910, ornait ma chambre d'étudiant : sur un frêle avion, le pilote, et derrière le pilote un squelette, l'invisible compagne qui le suit partout, enjambant avec lui le fuselage, et s'installant à ses côtés, comme son ombre, à chaque départ.

En vol, Mermoz pensif a dû évoquer parfois l'invisible voyageuse lui tendant le bleu laurier des airs, par-dessus ses larges épaules. Il s'y était accoutumé.

Evoquons-le à son poste de pilotage au-dessus de l'Atlantique, aux premières lueurs du jour. Ses yeux sondaient la mer ou scrutaient l'horizon. Le front haut et grave, face au soleil.

Le halo de l'hélice brassant les rais lumineux formait une couronne de Saint de l'Espace à sa tête aux traits vigoureux et doux ; le regard tendu par delà l'horizon, il ne voulait plus rechercher que la clarté.

Sa force tranquille le poussait à s'évader ainsi des emprises maléfiques pour le guider vers la lumière.

S'il est vrai que la vie n'est qu'une succession d'évasions, on peut dire de Mermoz qu'il a été à rude école.

Grisé par les prouesses des aviateurs de guerre, il s'engage à 18 ans, en 1919.

Première évasion : la libération de la pesanteur.

La mort le frôle à Istres, au cours de son apprentissage.

Il s'évade de la Métropole et va chercher le baptême de l'Orient. A Palmyre, ses yeux se remplissent de la leçon des ruines, de la svelte beauté des colonnades des temples disparus, vestiges d'un passé qui oriente ses méditations vers les splendeurs de l'antiquité et la rigueur des disciplines romaines.

Le désert, un jour, l'enferme. Il y connaît les affres de la soif et s'en évade.

Le voici à Thionville, face au problème de « grandeurs et servitudes militaires ». Sa solution est stoïque : il s'en évade encore pour affronter les risques et les misères de Paris, où il connaît un dénuement qui, pour beaucoup, aurait été synonyme de désespoir. Il s'en évade enfin pour la grande aventure vers le Sud.

Le destin se fait plus dur. Il réalise sa LIGNE par tronçons. Toulouse-Casablanca d'abord, sous l'implacable épreuve des montagnes et du matériel.

Beaucoup de pilotes tombent. Il survit. Il s'évade !

Il passe, par sélection, au tronçon Casablanca-Dakar. L'aventure le guette. Captivité en Mauritanie.

Evasion encore, après d'atroces souffrances.

Il recommence. Nouvelle captivité. Il est remis contre rançon, au cap Juby.

4 174036

En 1927, avec une logique étonnante dans l'action, il additionne les deux tronçons d'un seul coup d'aile, et réalise France-Sénégal : 4.470 kilomètres en 23 heures.

La ligne Toulouse-Dakar est née : l'œuvre est cimentée par le sacrifice des morts et porte à son fronton la griffe Mermoz.

Ayant posé cette base, il était à pied d'œuvre pour attaquer la ligne Amérique du Sud.
Evasion de l'Europe !

Pionnier infatigable de l'air, il triomphe encore de la Cordillère des Andes ; dans des conditions dramatiques qui exaltent l'admiration pour ce franchisseur de monts à l'âme indomptable.

Au retour de Natal, en 1930, panne en plein Océan. Il en réchappe. Panne en Méditerranée en 1932. Il en réchappe encore.

Jusqu'au jour marqué par le Destin où il sombre dans les flots qui le guettaient depuis si longtemps.

C'est l'évasion finale, dans l'éblouissement de la gloire.

Il laisse au monde un message d'exemple : celui d'un pur athlète au large front, ayant mené, à fond, le combat de sa vie, en plein ciel, de façon directe et simple, dans le style d'élégance héroïque, qui est la marque des grands héros.

On comprend et on admire mieux encore Mermoz quand on le suit dans sa vie de citoyen.

J'ai été voir son nid d'aigle, au huitième étage, de la rue de la Cité Universitaire. On y est reçu par son ami de toujours : Max Deltly, qui veille pieusement sur les souvenirs du grand disparu.

Tout y est clair.

Parmi les photographies, en voici une du Maréchal Balbo, et, les dominant toutes, le masque mussolinien, en aviateur, avec une dédicace à Jean Mermoz, ardente et affectueuse.

Le Duce, d'un regard ferme, avait découvert l'Homme sous l'aviateur et deviné le Chef.

On sort de là le cœur lourd et l'esprit allégé. On médite.

Par la fenêtre de l'escalier on a l'impression d'être en vol. Tout est haut ici, tout. C'est bien le nid de l'aigle.

En bas, des toits et des maisons en démolition. Les ruines que domine la demeure de Mermoz. Symbole.

On médite... et on soupire.

Ah ! quel merveilleux ambassadeur il aurait fait, quel merveilleux ambassadeur de la France vraie.

Au lieu de l'envoyer recommencer la ligne qu'il avait créée et tant de fois parcourue, que ne l'eussiez-vous désigné pour reprendre le contact avec Rome ?

Il vous aurait ouvert toutes grandes, les portes du ciel latin, car le poète a toujours raison :

« Lorsque, dans un pays, par le ciel on pénètre,

On apporte l'amour. »

Hélas ! L'heure était à la puissance des ténèbres, et pendant que peinaient et mouraient les porteurs du flambeau, les ennemis de la fraternité latine, s'acharnaient à ouvrir, une fois encore, les portes de l'enfer.

Ils les ont finalement ouvertes et nous ont apporté les mauvais temps du désordre et de la guerre.

La guerre ! Après avoir minutieusement préparé... la défaite.

Et le désastre s'est abattu sur nous.

La série noire se prolonge.

Hier, c'étaient aux côtés de Jean Chiappe, Guillaumet et Reine, les derniers compagnons de Mermoz, immolés, non pas par le sort qui guette toujours l'aviateur à quelque tournant de l'azur ; mais par l'Angleterre.

Quand donc s'arrêtera cette vague de malheurs qui s'acharne sur nos générations et semble être la marque de leur destinée ? ?

Allons-nous connaître des jours plus sombres encore ?

Peut-être si les hommes qui portent le fardeau des responsabilités ne comprennent pas.

Cependant, quelles que soient ces heures, fussent-elles de détresse extrême, la France saura dominer les destins contraires, car il y aura toujours, chez nous, assez d'hommes passionnés de la Patrie et de sa civilisation intellectuelle, farouchement résolus à l'impossible, autour du Maréchal Pétain, pour que notre pays redevenue — comme le jour après la nuit — le pays de Saint Louis, de Jeanne d'Arc et de Napoléon.

Pierre COSTANTINI.

4 174036

*Quelques lettres de nos auditeurs,
prises entre des milliers.*

*Lettre de H... D...
Granville (Manche)*

Monsieur,

Je viens d'écouter le speaker qui a parlé des lettres anonymes ce soir.

Toutes ces lettres proviennent sans doute de juifs, de francs-maçons, de fonctionnaires révoqués ou révocables, et des soi-disant Français qui ont spéculé à la baisse du franc.

Je vous félicite, ainsi que tous vos collaborateurs, pour l'œuvre nationale à laquelle vous vous donnez totalement, et avec tant de courage.

Je vous signale en particulier votre émission d'avant-hier dimanche, à 16 h. 30, « Mers-el-Kébir », qui a ému douloureusement tous les Français à l'écoute.

Votre travail de propagande commence à porter ses fruits et ici, dans un pays nettement favorable aux Anglais, on entend dire : « Oran et Dakar » ont fait du tort à de Gaulle.

Continuez, tous les vrais Français sont avec vous.

Vive Pétain ! Vive la France !

Votre respectueux...

*Lettre de M... D...
Paris - XII^e*

Monsieur,

Je viens d'écouter Mers-el-Kébir. Il y a bien longtemps que les Anglais nous ont laissé tomber, si l'on se souvient de la guerre 1914-1918. Combien de fois les Français ont été à leur secours en Belgique, Aisne, Somme ?

Je suis un ancien fusilier marin, deux blessures près d'Ypres, Croix de guerre, Médaille militaire depuis 1918, j'ai toujours été pour la Paix et le rapprochement des peuples. Je me souviens Noël 1915, à Saint-Georges (Belgique), nous avons fait réveillon avec les Allemands. A Dixmude, après le coup de torchon, nous recherchions nos blessés des deux côtés, l'un et l'autre, l'arme à la bretelle. Et pourquoi toujours nous entretuer quand nous pouvons nous entendre ?

Pour vous féliciter de votre pièce je vous transmets ce petit mot pour les mauvaises lettres que vous pouvez recevoir.

Vive la France et l'Union des Peuples, et la Paix entre nous tous.

4 174040

*Lettre de M. R... M...
Colombes*

Monsieur,

Ayant entendu hier soir votre tribune du jour, concernant les lettres de mécontentement reçues par vous, je suis obligé de reconnaître que toutes les causeries faites à votre poste dénotent un bon sens et une logique qui convergent exactement avec ce que je pense.

Je suis surpris que vous attachiez autant d'importance aux lettres de ces quelques lâches qui n'ont même pas le courage de signer leurs missives, car il reste tout de même, et c'est la majorité, des gens de bon sens et bien équilibrés (je ne dis pas cela pour moi), qui sont capables de juger les choses en face.

.....
Ayant fait l'occupation en Allemagne, je puis, en toute impartialité vous dire que le régime actuel que nous subissons (et s'il persiste), ne peut et ne doit pas provoquer le mécontentement de mes compatriotes. L'on me jugera peut-être d'anti-Français, mais à cela je répondrai que pendant l'avant-dernière guerre, sur sept hommes dans notre famille, six sont restés sur le champ d'honneur ou sont morts des suites de guerre. J'ai moi-même souffert de cette guerre, habitant dans une ville du front, et ce que je souhaite, c'est de ne plus revoir ces inutiles boucheries. Quant aux ennemis du Maréchal Pétain, qu'ils se le disent, il y a encore des hommes qui sauront le défendre. Excusez les termes employés qui sont peut-être un peu violents, mais j'exprime toute ma pensée et l'écoeurement ressenti depuis ma démobilisation, devant le manque de dignité de certains de mes concitoyens.

En ce qui concerne vos programmes radiophoniques, leur variété et leur qualité font que je les goûte particulièrement, prenant vos émissions depuis leur début jusqu'à la fin.

Veuillez agréer...

*Lettre de M. F... L...
Paris - XIV*

Monsieur,

Au mois d'août dernier, j'écrivais à Radio-Paris que j'écoutais avec un réel plaisir les nouvelles ondes, et que la désintoxication morale qu'elles opéraient devait être salutaire pour les auditeurs pas trop bornés, mais j'ajoutais que l'opération serait très difficile pour les auditeurs de mauvaise foi.

Je ne me suis pas trompé et aujourd'hui les causeries de Radio-Paris le prouvent abondamment, et je proteste cette fois contre la stupidité de ces Français à la gomme qui font, à l'heure actuelle, un tort considérable à d'autres Français plus clairvoyants.

Pourtant si les stupides Français, entre autres ceux d'âge mûr reprenaient un peu la généalogie de nos malheurs présents, qu'ils regardent un peu en arrière, l'imbécile guerre de 14-18 déchaînée pour l'Angleterre qui voulait abattre le commerce florissant de l'Allemagne, avec la peau de plusieurs copains, nous a valu une victoire de justesse.

Et pourtant nous sommes partis parce que l'on nous avait rabâché qu'on allait se battre pour la justice, le droit, la civilisa-

tion et le désarmement général, et pour que nos fils ne reviennent plus ce fléau.

Qu'en est-il sorti de tous ces mensonges :

1° Un abominable partage sans entente entre les copains ;

2° Le désarmement de l'Allemagne ;

3° Un sur-réarmement des principaux vainqueurs pour la garde de leur butin, etc.

Si nous avions été logiques avec nous-mêmes, le désarmement général aurait pu se faire avec une Europe nouvelle, mais c'est son malheur qui en est sorti de ce Traité de Versailles, et quand certaine personnalité prévoyait que le vaincu se relèverait tôt ou tard, voulait se garantir en annexant des territoires allemands, toujours les Anglais voyaient un obstacle dans notre suprématie, et nous contraignirent à abandonner nos visées impérialistes et nous amenèrent à leur remorque pendant vingt ans, jouant avec notre franc comme leur bon plaisir, et pendant cette période d'attente nous avons eu un semblant de plaisir pour les masses laborieuses et une richesse insolente pour les vampires.

Pendant ce temps d'autres peuples souffraient en silence de cette paix menteuse.

Aujourd'hui les rôles sont renversés et malgré cela la France a la chance dans son malheur de pouvoir faire une politique qu'elle aurait dû faire depuis longtemps, une collaboration de bons voisins n'en déplaise aux ignorants et aux trafiquants d'or, c'est son seul salut.

Et comme les démocrates de gauche, du centre, et de droite, etc., m'ont bourré le crâne, sans me le bourrer, tout en me le bourrant ! avec un culot révoltant, à mon avis, place aux nouvelles idées et comme la France a perdu la route du fer et que les Anglais se sont sauvés des routes de France, je préfère prendre la nouvelle route pour la nouvelle Europe et j'ai l'espoir que de nombreuses familles de prisonniers dont je fais partie partagent mes sentiments et voient arriver les leurs sur la route de la libération et l'avènement d'un monde nouveau.

Un ouvrier qui a été très peu à l'école.

P.S. — Voilà quatre mois passés que je suis sans nouvelles de mon fils, je pourrais être indifférent, mais je ne veux pas être un stupide Français.